

à jamais dans le sang même de tous les Néo-Latins. Les qualités natives de l'Italien se sont ici déployées dans une direction toute nouvelle. Remarquons d'ailleurs que la vie journalière est très simple en Italie, frugale et sans luxe ; la classe moyenne est pauvre, les employés et ouvriers fort peu payés, les petits commerçants peu nombreux ; mais cette exiguité des ressources, jointe au tempérament de la nation, a produit « une étonnante habileté à organiser la dépense et à profiter des avantages de la coopération ¹ ». C'est d'ailleurs l'honneur de l'Italie que d'avoir précédé tous les peuples de l'Europe dans les œuvres de mutualité. Les *Monti di Pietà*, les *Monti frumentari*, développés sous l'action des idées catholiques, qu'étaient-ils, sinon des formes de la coopération ? Les *Opere pie* ont rendu et rendent toujours les plus grands services à un peuple dont l'état économique laisse encore tant à désirer. D'autre part, les coopératives de consommation ont permis de vivre avec 25 millions comme on l'aurait fait avec 40 ; de plus, elles sont devenues les principaux ressorts du commerce national. L'ingéniosité et le sens pratique de l'Italien se sont révélés dans cette organisation qui laisse à l'individu toute sa liberté de vie personnelle, mais établit entre lui et les autres une solidarité d'intérêts généraux, d'économie dans la dépense. Ainsi, dans l'art de s'associer, — qui sera l'art de l'avenir, — nous voyons la plus latine des nations dépasser d'autres qui le sont moins, comme l'Espagne et la France, et rivaliser avec les nations les plus germaniques ou les plus anglo-saxonnes. On n'est donc pas perdu pour être « néo-latin ! »

Malgré ses revers et ses charges, l'Italie a développé étonnamment son marché vinicole, surtout dans l'Amérique du Sud et en Angleterre même. Par suite du percement du Saint-Gothard, par suite surtout du percement du Simplon, le marché italien va se trouver presque à portée de l'Angleterre, et le midi de la France sera en fait beaucoup plus loin de Londres que ne le sera le nord de l'Italie. Or c'est justement l'Italie du nord qui se développe et qui fournit presque toute la production de la péninsule. La partie au-dessous de Rome fournit peu et se laisse

¹ Voir *La Coopération*, par M. Léopold Mabileau.

presque entretenir par l'autre¹. Notre commerce agricole, par une conséquence inévitable, trouve de ce côté une active concurrence. Si notre langue et notre action ont encore l'avantage dans la partie occidentale de la Méditerranée, elles sont de plus en plus battues en brèche dans la partie orientale, surtout par l'Italie, qui, avec son merveilleux sens utilitaire, envoie partout des religieux et des instituteurs pour fonder des écoles en rivalité avec celles des autres peuples.

Ne nous laissons donc pas tromper par la crise que l'Italie traverse. Ce grand peuple, enfin délivré de la politique crispinienne, éclairé par ses revers en Afrique et par ses troubles à l'intérieur, habitué à ne pas s'obstiner dans l'immobilité quand les circonstances changent, s'est rapproché récemment de la France, dans l'intérêt commun des deux pays. Qui profitera le plus de ce rapprochement ? Il est vraisemblable que c'est celui des deux peuples qui avait le plus souffert de la rupture. L'Italie saura sortir du mauvais pas. Et puisse notre imprévoyance financière, bien plus grande que celle de la royauté italienne, ne pas nous exposer nous-mêmes à des difficultés comme celles que l'Italie traverse et dont elle se tirera sans doute à son honneur !

VIII

LA CRISE SOCIALE EN ITALIE

Toute crise économique, surtout jointe à la crise morale et religieuse, ne peut manquer de se résoudre en crise sociale.

La marche des idées socialistes en Italie s'est manifestée d'abord par le nombre croissant des grèves, dont nous avons déjà parlé ; puis par les congrès socialistes comme celui de Reggio Emilia en 1893, par la multiplicité toujours croissante des publications socialistes, par le mouvement social et agraire en Sicile, enfin par les troubles du Nord. Toutefois, n'oublions pas que les événements de Sicile ne

¹ Voir M. Mabileau, *Ibid.*

furent point le résultat d'un mouvement exclusivement socialiste ; ils étaient plutôt une révolte contre une organisation administrative et économique vraiment insupportable. C'était « l'insurrection de la faim ». M. Colajanni, député socialiste, avoue, dans son ouvrage sur la Sicile, que beaucoup de paysans qui se disaient socialistes et faisaient adhésion au *fascio* local, perdirent vite confiance en cette institution ; les chefs du mouvement eux-mêmes étaient peu versés dans les études sociales. Dans le Nord, au contraire, les doctrines collectivistes sont répandues et ont joué un grand rôle dans l'agitation de Milan.

Le parti socialiste, en 1892, avait obtenu 27 000 voix en Italie ; en 1895, il en obtint 80 000 ; dans les dernières élections, 150 000. Le Piémont en a fourni 30 000, la Lombardie, 29 000 ; l'Emilie, 14 000 ; la Vénétie, 11 000 ; la Toscane, 10 850 ; l'Ombrie, 3 690 ; la Campanie, 2 320 ; la Calabre, 2 571 ; la Pouille, 2 266 ; les Abruzzes 1 169 ; la Sicile, 1 454, la Sardaigne, 397.

Le caractère distinctif du socialisme italien, c'est sa composition en grande partie bourgeoise. Les transfuges, les déserteurs de la bourgeoisie, les professeurs, les étudiants, tous gens ayant en somme une profession, les petits propriétaires enfin, sont légion dans le parti socialiste ; et c'est là, selon un économiste de l'école de Marx, une « spécialité tout italienne, à laquelle on ne songerait pas en Allemagne et en France, car il est illogique qu'un parti socialiste recrute ses principaux adhérents dans la bourgeoisie et non dans les classes ouvrières¹ ». On explique ce phénomène par l'épais filet de « parasitisme » où la production et la division du travail se trouvent emprisonnées. « Tout dépend de l'État, on attend tout de lui ; les emplois de l'État sont le grand bonheur auquel tous aspirent. » Et de même, nous l'avons vu, les travaux fournis par l'État sont le grand objet de convoitise pour les associations ouvrières. Places des ministères, des provinces, des communes, administration des œuvres pies, bureaucratie civile et militaire, écoles, tribunaux, etc., voilà ce que les classes moyennes et élevées veulent envahir. De là « la lutte terrible pour la conquête du pain ». L'éminent directeur du Bureau général

¹ Groppali, *Revue de sociologie*, 1898, p. 919.

de Statistique, M. Bodio, a montré qu'il sort chaque année de l'Université environ 500 docteurs en droit de trop, 500 médecins de trop, 50 ingénieurs, 50 docteurs ès lettres et philosophie de plus qu'il n'en faut pour les nécessités du pays. Il y a plus de 1 000 diplômés supérieurs, — sans compter le nombre énorme de jeunes gens sortis des lycées, gymnases, écoles et instituts techniques, — qui tous les ans viennent frapper aux portes des bureaux « pour demander en même temps leur emploi et le pain qui doit apaiser leur faim ». Les socialistes italiens sont les premiers à déplorer la place que prennent dans leurs rangs ces déclassés et ces mécontents, en qui ils ne trouvent que des « éléments fort peu solides », n'ayant pas la même ardeur de foi et de sentiment que les prolétaires, recrutés surérogatoires, qui ne sont pas dues « au développement normal du capitalisme » sur lequel comptait Marx, mais à l'œuvre et à l'intervention maladroite de l'Etat ainsi qu'à l'insuffisance de ses ressources.

M. de Albertis prétend, non sans exagération, que la plupart des instituteurs du Piémont sont socialistes. En Romagne et en Lombardie il en est qui font des conférences et organisent des comédies socialistes dans les petits centres ouvriers. On nous en donne quelques titres : « La propriété, c'est le vol. — Ni Dieu ni prêtre. — Le pays de la honte. Comment ça finira¹. »

M. Garofalo rapproche, lui aussi, à beaucoup d'instituteurs italiens de se faire politiciens, agents électoraux, socialistes, révolutionnaires ; il attribue les progrès du socialisme au mauvais état des finances, qui lui-même résulte, dit-il, de ce que les dépenses militaires absorbent tout. Il constate aussi la pléthore de médecins, d'avocats, d'ingénieurs, d'architectes, dont le nombre augmente d'année en année et qui est hors de toute proportion avec le nombre de places

¹ Un des préfets d'Italie écrivait à M. Serena, le 15 mai 1896 : « La marée socialiste a submergé la majeure partie de ma province. Les affiliés occupent beaucoup de postes administratifs. Même dans les écoles élémentaires, la propagande est faite par les maîtres, ou tolérée par eux ; dans quelques-unes, les élèves gardent au fond de leurs pupitres l'*Hymne des travailleurs* (sorte de *Carmagnole* italienne) ou celui de la *Canaglia* (sorte d'hymne à Ravachol), et ils les chantent publiquement. » — Et six mois après, le 8 novembre, le même préfet demandait « la prohibition de toute conférence publique ou privée et de toute publication, périodique ou non, qui traiterait de la question sociale autrement que scientifiquement. »

disponibles. Enfin le développement de l'enseignement supérieur lui paraît entraîner un nombre énorme d'activités inoccupées, et ce prolétariat intellectuel, ouvert à toutes les utopies sociales, finit par constituer lui-même un véritable danger.

Toutefois, comme les grandes agglomérations industrielles sont encore relativement rares en Italie, surtout au Sud de Rome, nous ne pensons pas que le danger socialiste soit grave *actuellement* ; le tact est si grand dans cette nation qu'elle ne semble pas encore exposée aux expérimentations des doctrinaires. La population italienne a l'horreur de la révolution ; pour y échapper elle supporte tout, même ce qui eût paru d'abord insupportable, et, dans son ensemble, elle applaudit à toute répression, même trop rigoureuse, des menées révolutionnaires. L'Italie n'est pas l'Espagne.

Dans les régions méridionales, le socialisme est « un phénomène passager, provoqué par les crampes d'estomac » : il s'y compose en grande partie, nous l'avons vu, des « mécontents et des sans-place ». Il n'y a nulle part des conditions économiques et sociales pour la formation d'un parti socialiste proprement dit ayant une grande extension. Si le Piémont, la Lombardie et la Ligurie comptent un nombre supérieur et toujours croissant de votes socialistes, c'est parce que, dans ces provinces, l'industrie et la culture sont très développées. Encore un phénomène où le climat et la race n'importent guère : quel est le pays où le socialisme a formé l'armée la mieux organisée ? L'Allemagne.

Il n'en reste pas moins vrai que le malaise social et moral se fait trop ressentir en Italie. Nous allons en voir le contre-coup dans la criminalité.

IX

LA CRIMINALITÉ ET LE CARACTÈRE ITALIEN

Déjà, en 1879, M. Garofalo écrivait : « l'Italie est rongée par la terrible infirmité du crime, » *corrosa dalla terribile infermità del delitto*. D'après la statistique, le chiffre

des délits y atteint, dans son ensemble, le double de la moyenne des autres pays. La criminalité violente y est beaucoup plus élevée que partout ailleurs. Il y a en Italie, à chiffre égal de population, seize fois plus d'homicides qu'en Angleterre (vingt fois plus en 1889), neuf fois plus qu'en Belgique, cinq fois plus qu'en France, deux fois plus qu'en Espagne même.

En revanche, par million d'habitants, il y a en Italie 59 condamnations pour outrages et injures graves, contre 218 en Allemagne; 45 suicides contre 392 en Saxe, 198 dans le Wurtemberg, 166 en Prusse; 2 444 vols contre 2 608 en Angleterre et dans le pays de Galles, et 4 236 en Ecosse. Sur 1 000 naissances, l'Italie en compte 73 illégitimes, la Saxe, 127, la Suède et le Danemark, 101. Il y a eu en Prusse 230 705 mariages et 3 902 divorces, en Italie, 233 931 mariages et 556 divorces. On voit que les meurtres seuls sont plus nombreux en Italie qu'ailleurs, ce que les Italiens attribuent à la fougue de leurs passions, et ce qu'il faut attribuer aussi à l'habitude de la vengeance. Les condamnations pour homicide, qui, en 1893, étaient pour l'Angleterre, de 0,50, pour la France, de 1,72, pour l'Allemagne, de 1,06, pour l'Espagne, de 4,74, s'élevaient en Italie à 8,14. Par rapport à l'Espagne, dit un Italien, nous n'avons pas même « la consolation de Rossini ». Coups et homicides, d'après M. Carelli, dans sa *Relatione statistica*, sont devenus l'aliment de la chronique quotidienne dans les journaux; « les femmes hystériques peuvent les lire sans avoir de convulsions, et les citoyens paisibles n'éprouvent plus d'autre impression que l'ennui de l'uniformité¹. »

¹ Voici un simple fait divers entre mille autres, que nous avons relevé dans un journal italien :

« Reggio-de-Calabre (Italie), 28 mai 1899.

« La commune de Canolo, près de Gerace Marina, a été le théâtre d'un meurtre inexplicable. Un barbier, Domenico Guilloni, âgé de trente-quatre ans, faisait la barbe à un agriculteur, M. Giovanni Casuzo, âgé de quarante ans, lorsque celui-ci lui dit en plaisantant : « Votre rasoir est en plomb. Il ne coupe pas ! » Le barbier fut froissé dans sa dignité professionnelle, et à peine Casuzo sortait-il de la boutique que Guilloni décrocha son fusil, et avant que les autres clients pussent intervenir, il lui en tira un coup. M. Casuzo reçut dans le dos toute la charge de plomb et s'abattit sur le pavé comme une masse. Il était mort. Le vindicatif barbier a été aussitôt arrêté par les carabinieri. »

La statistique prouve que la préméditation est relativement rare en Italie, sauf dans les cas de vendetta; si les meurtres sont très fréquents, c'est parce que l'Italien, surtout l'Italien du peuple, sort rarement sans être armé d'un revolver ou d'un couteau¹, ce qui permet à ses colères de s'assouvir sur le champ. L'homicide soudain implique la passion poussée à son paroxysme beaucoup plutôt qu'un acte de cruauté savamment conçu et froidement exécuté. Un écrivain italien, M. Aristide Gabelli, a pu s'écrier avec raison : *L'Italia è la terra dell'omicidio improvviso*. Le meurtre improvisé, instantané, c'est là, en effet, le crime de sang le plus fréquent en Italie. En quarante ans, il y a eu 80 000 victimes du meurtre, ce qui équivaut aux désastres d'une guerre. Il y a chaque année, en moyenne, plus de 4 000 plaintes pour meurtre consommé ou tenté. « Quelle bataille perdue, disait un homme d'Etat italien, peut évoquer un aussi douloureux souvenir que ce chiffre ? » L'Italie est « un champ de bataille en temps de paix ». Dans le monde contemporain elle représente un anachronisme. Alfieri a dit :

L'Italie, en ce seul point une et entière,
Tient le meurtre dans une rixe pour une peccadille,
Aussi grave que d'enfreindre la règle du Vendredi.
« Il a donné trois coups de couteau; le pauvre homme !
Quelle disgrâce ! L'Église, l'Église ! Que quelque saint frère
Lui permette de s'échapper sous son capuchon ! »

Le mot d'Alfieri, *Disgrazia!* est pris sur le fait, et nous avons entendu nous-même une femme de service dire en parlant de son mari, qui avait dû passer en France : « Le pauvre homme a eu un malheur ». — Quel malheur ? — Il a donné un coup de couteau, *disgrazia!* » M. Garofalo raconte qu'on blâmait un jour, en sa présence, un homme qui avait révélé un secret compromettant pour une femme. « Comment ! s'écria une dame italienne, cet homme vit encore ! Si cela me

¹ Pareillement en Corse, pays italien de langue et de mœurs, le plus grand nombre des meurtres et assassinats sont perpétrés à l'aide des fusils et des pistolets. Or, en Corse, comme dans certaines provinces de l'Italie, les paysans ont l'habitude de sortir armés de leur fusil. En Italie, les attentats au vitriol, œuvre d'une froide préméditation, sont excessivement rares et on peut les considérer comme une importation de la France. De même, l'homme ou la femme coupés en morceaux sont des cas inconnus en Italie.

fût arrivé, je l'aurais fait tuer, *io lo avrei fatto ammazzare!* » L'Italie, ajoute M. Garofalo, en est encore aux temps héroïques, moins l'héroïsme. Le prix de la vie humaine est nul : le moi avant tout. Tandis que, dans les autres nations, on en vient aux mains, *alle mani*, ici on en vient aux armes, *alle arme*.

De plus, on connaît le rôle de la *Camorra* et de la *Maffia*. Selon MM. Garofalo, Lombroso, Alongi¹, dans plusieurs grandes villes, il y a des sociétés qui offrent aux délinquants une carrière : pour être admis, il faut prouver qu'on sait manier le couteau ; pour être promu à un grade supérieur, il faut avoir tué.

Cette criminalité, selon nous, est due à la combinaison du tempérament méridional, — je ne dis pas *latin*, — avec des conditions sociales encore arriérées, — je ne dis pas *décadentes*. Nous avons déjà remarqué que l'imagination méridionale, chez l'Italien comme chez l'Espagnol, a une vivacité qui produit le renouvellement immédiat de la sensation passée. A vrai dire, cette sensation n'est plus passée, elle est présente. Même quand l'objet est une vieille injure, il revit d'une vie toujours intense. Le code pénal italien a dû inventer, comme circonstance atténuante, ce qu'il appelle la *forza irresistibile*. L'Italien sent, imagine, et l'acte suit. La vengeance, si familière aux races méridionales, peut bien prendre chez l'Italien un caractère raisonné et une apparence calme, elle n'en est pas moins un feu ardent que rien n'éteint et qui rejaillit en flamme dès que l'occasion se présente. Ce phénomène se retrouve en Espagne, il est bien plus rare en France, même chez nos méridionaux, parce que la vengeance est une habitude de peuples primitifs et encore à demi barbares sous maints rapports.

Le couteau finit par faire partie intégrante de l'Italien comme de l'Espagnol, comme du Corse, qui, lui aussi, est plus arriéré que décadent. Dans les proverbes mêmes le couteau joue le premier rôle ; veut-on parler des divisions entre frères, on dit : « *Tre fratelli, tre coltelli*, trois frères, trois couteaux. » Un coup de couteau, pour l'ouvrier italien, équivaut souvent à un coup de poing pour les autres. La coutume de la vendetta, immédiate

¹ *La Maffia*.

ou ultérieure, est imposée par une sorte de point d'honneur, comme les duels parmi nous. La vendetta, dit M. Tarde, est un assassinat précédé d'une déclaration de guerre; en quoi elle diffère profondément de l'assassinat véritable et est une guerre, ou peu s'en faut. » Il y a plus d'assassinats en Corse qu'ailleurs, disait Mérimée, mais jamais vous ne trouverez une cause ignoble à ces crimes. Si la Corse tient, en France, le premier rang pour le meurtre, l'assassinat, les coups et les blessures volontaires, elle n'occupe (statistiques de 1825 à 1899) que le quinzième rang pour les infanticides, le soixante-quatorzième pour les attentats à la pudeur. Les procès d'adultère et en séparation y sont extrêmement rares, aussi bien que les séductions.

De l'étude de la délinquance italienne dans les dernières années résulte un fait remarquable : c'est la transformation qu'elle a subie. Les crimes violents, tels que l'homicide, diminuent, tandis que croissent vols, fraudes, actes de résistance à l'autorité, tous phénomènes en grande partie liés à la crise économique, nullement à des causes ethniques. L'augmentation du nombre des délits dont les auteurs sont restés inconnus est constante. Enfin la délinquance générale a augmenté sensiblement. Dans les divers bagnes et maisons de peine d'Italie, il y avait en 1862, 15 037 détenus; en 1894, 28 336. En 1889, les enfants mineurs condamnés à toute espèce de peines étaient déjà 69 000, c'est-à-dire le cinquième du nombre total. Parmi eux, il y avait 5 500 mineurs de moins de quatorze ans. De 1871 à 1891, le nombre des enfants instruits dans les écoles italiennes s'est élevé de 1 million 723 000 à 2 millions 245 000. Les délits, « ni grands, ni petits », n'ont diminué; ce qui prouve une fois de plus que, par lui-même et à lui seul, l'alphabet n'est pas un antidote. La réforme des sentiments est plus importante que l'acquisition pure et simple des connaissances primaires.

L'augmentation récente de la criminalité est d'abord due aux facteurs sociaux et aux conditions économiques. Le professeur Todde, de l'Université de Cagliari, a constaté que, en Sardaigne, la délinquance avait été en diminution sensible pendant la période de prospérité économique 1880-1887; l'augmentation devint sensible avec la grave crise écono-

mique qui, depuis 1887, a commencé à sévir dans l'île. De même, dans la province de Beri et dans les Pouilles, une amélioration sensible était constatée lorsque, en 1887, après la dénonciation du traité de commerce avec la France, la crise économique commença et augmenta rapidement les crimes contre la propriété.

Une autre cause reconnue de l'accroissement anormal de la criminalité italienne est la conception et l'administration de la justice pénale, qui représente un état de choses vers lequel nous devons prendre garde de nous acheminer en France. La peine de mort a été abolie. 35 p. 100 des délits échappent aux investigations de la police ; pour les vols, 41 p. 100 ; pour les rapines, les extorsions et les *ricatti*, 40,82 ; pour les faux en monnaie et en actes publics (délit très commun en Italie), 73 p. 100 ; pour les homicides, 10 p. 100. Il y a donc un bon tiers des délits qui échappent complètement à l'action de la justice. Les instructions criminelles sont d'une extrême lenteur. Une autre cause, selon M. Lombroso, est l'abus des appels, qui réforment en moyenne 45 p. 100 des sentences et toujours dans un sens favorable à l'accusé. Le droit de grâce est appliqué cent fois plus en Italie qu'en France. Sur 20 000 demandes en grâce, il y en a 3 000 et plus en moyenne d'accordées. En 1891, il y en a eu 3 195. C'est une espérance ouverte à l'impunité et une cause de nouveaux crimes. L'institution du jury, dans certaines provinces aboutit à des énormités encore plus grandes que chez nous¹. M. Garofalo décrit ironiquement les épouvan-

¹ M. Lombroso nous en apporte des exemples. A Terni, le jury acquitta un individu qui avouait avoir tué son père, la nuit, avec préméditation, et qu'avait déjà été une fois condamné à mort. A Parme, un individu tua sa femme, également avec préméditation et dans un guet-apens ; il fut acquitté, les jurés ayant admis la *forza irresistibile*, — qu'ils admettent aussi en France de plus en plus. A Spolète, le jury concéda les circonstances atténuantes à un assassin, « parce qu'il avait brûlé sa victime » après l'avoir assassinée. Le crime, sans doute, parut plus « passionnel ». A Pizzo Mirteto, un individu tua son père avec un couteau qu'il avait passé plusieurs jours à aiguiser : il fut acquitté. A Syracuse, un étudiant avait déclaré à son professeur qu'il le tuerait s'il était refusé à son examen ; refusé, il tira sur lui à bout portant, mais heureusement le manqua. Le jury l'acquitta entièrement, sous prétexte qu'il était fou, quoique le jeune homme fit les aveux les plus complets. Nicodemi, administrateur d'une société, soustrait 100 000 francs, il en avoue 40 000 ; il est acquitté. Un autre, prévenu d'escroquerie et de faux, est également acquitté, sous l'excuse qu'il était atteint de semi-idiotisme. L'ignorance de certains jurys dépasse les limites du vraisemblable. Dans

tables travaux des galériens, « occupés à tricoter des bas », et il les compare avec le labeur des ouvriers dans les usines ou avec celui des paysans sous les rayons d'un soleil torride.

Nous pouvons admettre, avec la plupart des criminologistes, que, si la criminalité est plus grande en Italie qu'ailleurs, c'est que ce pays y rassemble en ce moment les délits et les crimes de la civilisation à l'européenne, qui y a fait irruption, et ceux d'un état social plus arriéré. La criminalité violente, legs d'un autre âge, continue d'y sévir, en même temps que la criminalité frauduleuse et immorale y suit une marche ascendante, comme dans les autres pays de l'Europe. La criminalité y réunit à la fois l'extension et l'intensité.

De cet accroissement de la *delinquenza*, on aurait tort de conclure que l'Italie, prise dans son ensemble, soit un pays immoral. « Un indice certain de la moralité d'un pays, c'est assurément la stabilité de la famille ; or la famille est constituée en Italie sur des bases plus solides

un procès, le jury déclare un accusé *innocent*, mais avec *circonstances atténuantes*. Dans le Piémont, aux demandes du président ; 1° s'il y avait provocation ; 2° s'il y avait provocation grave, le jury répond *non* à la première demande, et *oui* à la seconde. Dans un procès où l'on posa la question d'*eccesso di difesa* (d'excès dans la légitime défense), le jury répondit *oui* par l'organe de son président, parce que, déclara-t-il, l'avocat, ayant parlé plus de deux heures, avait commis un *eccesso di difesa*. « Le condamné dut son acquittement à un calembour. » Les procès durent presque toujours plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines et même plus d'un mois. M. Lombroso cite un procès criminel à Ancône où l'on interrogea 747 témoins et où l'on posa aux jurés 5 000 questions ; « il y a de quoi devenir fou ». Beaucoup de jurés se font excuser, dit M. Lombroso, non pas tant par paresse, comme en France, que par peur de se compromettre ; d'autres se vendent au plus offrant. Si l'accusé est riche et puissant, son acquittement est probable. A Potenza, dans les Calabres, pendant un procès criminel, un maître d'hôtel prépara, le jour où devait être prononcé le jugement, un grand dîner où étaient marquées les places des jurés, des accusés et de leurs amis, tellement son acquittement était certain.

Nulle part en Europe le régime pénitentiaire n'est aussi doux qu'en Italie. Des individus commettent des crimes ou feignent d'en commettre pour se faire enfermer dans ce que M. Lombroso appelle *un comodo albergo*. M. Lombroso cite une chanson populaire dans les prisons de Naples :

*Prison, ma vie, vie heureuse et chère,
Quel plaisir pour moi d'y faire ma demeure !*

On désire la prison plus qu'on ne la craint. *Le carceri sono più desiderate che temute.*

que dans d'autres pays, en France, par exemple. Dans la péninsule italienne comme dans l'ibérique et l'hellénique, les mariages sont très féconds, le fléau de la stérilité volontaire est presque inconnu ; l'autorité des parents est respectée, le lien qui unit entre eux les différents membres de la famille est très fort¹. La *delinquenza* particulière à l'Italie atteste donc plutôt une fausse idée de l'honneur, un reste de barbarie, une misère trop grande qu'une radicale perversion des mœurs. Il n'en est pas moins vrai que, la criminalité immorale et « moderne » augmentant elle-même en Italie, le danger presse, et un tel état de choses devrait préoccuper davantage ceux qui ont souci de l'avenir.

X

LES RESSOURCES ET L'AVENIR DU PEUPLE ITALIEN

L'Italie a pour elle deux importantes conditions de progrès et de croissante influence : sa grande fécondité, qui lui assure un rapide développement de population, et sa sobriété, qui la sauve des dangers de l'alcoolisme. Sous ces deux rapports, loin d'offrir la moindre trace de cette dégénérescence qu'on veut aujourd'hui voir un peu partout, l'Italie donne des preuves éclatantes de vitalité et de santé. Le taux d'accroissement de la population, pour l'Italie, est parmi les plus élevés : 38 p. 1 000, mort-nés déduits (l'Allemagne, 36). Comme notre taux, en France est presque nul, il en résulte que l'Italie ne tardera pas à nous dépasser : il lui faut, pour cela, un laps de temps assez court, pendant lequel de profonds changements dans l'esprit et les mœurs de ses familles sont peu probables.

L'augmentation continue du chiffre de la population en Italie et l'abaissement du taux de la mortalité permettent une émigration très considérable, définitive ou temporaire, qui compense l'excès des naissances sur les décès.

D'autre part, c'est en Italie que l'alcoolisme est à son

¹ En Italie, le chiffre des parricides est sans doute le double de celui de la France, mais ce fait prouve une seule chose, dit M. Carry, la brutalité des mœurs et la violence des passions. En revanche, nous l'avons vu, il y a deux fois moins d'infanticides en Italie qu'en France.

plus faible degré, la consommation de l'alcool se maintenant au-dessous de 1 litre par habitant. Le vrai méridional n'a pas besoin d'excitants ; il est déjà à l'état d'excitation perpétuelle : le soleil et le vent entretiennent chez lui une sorte d'ébriété chronique, « il est ivre de naissance » dit Alphonse Daudet. L'absence d'empoisonnement alcoolique assure au peuple italien le maintien de sa force physique, — et même morale, — par l'heureuse hérédité de générations saines. A ces deux vertus fondamentales, d'ordre à la fois physiologique et psychologique, joignez toutes les qualités d'intelligence et de volonté que nous avons reconnues dans la nation italienne, et vous reconnaîtrez que sa part est belle.

De fait, il y a en Italie une croissante activité intellectuelle, qu'on ne trouve pas en Espagne et qu'on trouve en France ; la jeunesse a un vif désir d'instruction scientifique et positive, également rare chez la jeunesse espagnole. Au témoignage de M. de Laveleye, la noblesse italienne est plus amie qu'en nul autre pays du progrès sous toutes ses formes, de la science, des arts et des lettres. Les œuvres de d'Annunzio, Fogazzaro, Verga, Carducci, etc., montrent que la fécondité littéraire des Italiens est loin d'être épuisée. Seulement, malgré la réalisation de l'unité politique, des différences provinciales subsistent encore, pour des raisons de race et surtout d'éducation, entre les diverses parties du jeune royaume, qui, de plus, ne possède point de vrai centre intellectuel. C'est là une des raisons qui expliquent ce que M. Ojetti, dans « son Enquête sur la renaissance littéraire en Italie », appelle « le manque d'une âme italienne ». L'âme d'une nation n'existe qu'à la condition d'avoir un *idéal* qui lui appartienne *en propre* ; — et en effet, nous l'avons montré¹, l'âme d'un peuple n'est au fond qu'une idée dominante ou un système d'idées, d'ailleurs inséparables des sentiments qui leur donnent la puissance motrice et en font des idées-forces ; — et c'est là ce qu'il n'est pas facile de trouver en Italie. Point d'idéal politique, social ou religieux qui soit vraiment italien. La langue même va différant de d'Annunzio à Fogazzaro, de Carducci à Verga. Cette absence de ce que Victor Hugo eût appelé un verbe national, fait que « le lecteur italien, dit M. Ojetti, ne sympathise

¹ Voir l'Introduction et notre *Psychologie du peuple français*.

guère plus avec l'écrivain italien qu'avec l'écrivain anglais ou français », et c'est même plutôt le contraire. Déjà M. Carducci avait dit dans le même sens : « Nous sommes aujourd'hui trop Français, trop Anglais, trop Allemands, trop Américains ; nous sommes doctrinaires, positivistes, évolutionnistes, éclectiques ; nous sommes individualistes, socialistes, autoritaires : nous sommes tout, sauf Italiens. »

L'enseignement primaire est d'ailleurs médiocrement développé et le nombre des conscrits illettrés est de près de 40 p. 100, chiffre élevé relativement à celui des autres nations et qui n'a de supérieur que celui de l'Espagne¹. En outre, l'instruction primaire, en Italie comme dans tous les pays, y compris l'Allemagne, donne trop de place aux *connaissances* et trop peu aux *sentiments*. Il en est de même pour l'enseignement secondaire et supérieur. Les moralistes italiens regrettent que les écoles primaires d'Italie répandent une instruction sans valeur éducative suffisante, qui crée dans bien des esprits des besoins et des désirs non satisfaits, de l'impatience, un profond découragement.

L'armée italienne est militairement instruite, de mieux en mieux exercée, et elle n'est pas divisée par les opinions politiques. Il serait très imprudent de la juger sur ses échecs dans cette sorte de Suisse africaine qu'est l'Erythrée. Là même, en dépit de tant de calomnies répandues, elle a montré de très hautes qualités de résistance et de dévouement.

Au point de vue politique, s'il faut en croire M. Fiamingo, comme aussi M. Novicow, l'Italie inaugurerait dans les annales de l'humanité une ère nouvelle, où les États seront constitués par le consentement libre de leurs concitoyens. Idéalisant quelque peu l'histoire contemporaine, M. Fiamingo nous dit : « Chez d'autres nations, on oppose le prince au peuple ; en Italie, le peuple se leva d'abord au nom de la liberté, chassa les maîtres étrangers, puis, par des plébiscites, élut un prince national². » La constitution italienne, sous ce rapport, lui paraît « contractuelle » ; elle réalise l'hypothèse de Hobbes, qui s'ap-

¹ Bodio, *Annuario statistico italiano*. A Turin, il n'y a que 5 p. 100 d'Italiens ne sachant ni lire ni écrire ; à Cosenza, 80 p. 100.

² *Revue de sociologie*, mars 1895.

puyait sur le contrat « pour transformer le droit du plus fort en droit du plus grand nombre ».

Malgré des maux qui se retrouvent à divers degrés dans toutes les nations, y compris les peuples germaniques et anglo-saxons, l'avenir de la nation latine par excellence, peut, sous bien des rapports, apparaître comme ouvert aux longues destinées. Mais les nations, quelle que soit leur race, ne doivent pas oublier la suprême condition de toute vraie grandeur nationale : un idéal élevé et une moralité ferme à son service. Que l'effort de la nouvelle Italie se tourne surtout vers elle-même, vers sa prospérité et vers sa moralité intérieures. Un peuple qui a fait d'aussi grandes choses que le peuple romain et italien a toujours en lui un trésor de forces vives, mais il ne doit pas commettre d'erreur sur le véritable emploi de ces forces. Les premières et les plus hautes ambitions de tout peuple doivent être dirigées au dedans, non au dehors, vers la régénération morale et intellectuelle des caractères, non vers une expansion de frontières ou un appareil de puissance belliqueuse. Pour tout corps politique dont les membres séparés ne font encore que se rejoindre et où le lien demeure lâche entre les diverses parties, c'est l'unité et l'équilibre du caractère national qui doit être le principal objet de préoccupation : que serait l'unité matérielle sans l'unité morale ? Si l'homme ne vit pas seulement de pain, il ne vit pas davantage de rêves de grandeur politique. En considérant la situation de l'Italie avec l'impartialité du moraliste et du psychologue, jointe à la traditionnelle sympathie du Français pour l'Italien, nous craignons que le centre de gravité, dans la politique actuelle de ce pays, n'ait été établi par le gouvernement à l'opposé du point où il devrait être. Au lieu de travailler à son essor intérieur, l'Italie semble avoir cherché à l'extérieur son point de gravitation. Ambitionnant un des premiers rôles dans la politique européenne et même coloniale, elle a rêvé l'écrasement de ses voisins ; enfin, au lieu de garder sa liberté d'action, qui l'eût placée parmi les arbitres de l'Europe pouvant jeter leur épée dans l'un ou l'autre plateau de la balance, elle a renoncé à sa prudence traditionnelle pour se mettre à la suite et au service de l'Allemagne.

En somme, si nous en revenons à la question des caractères nationaux, le tempérament moral des successeurs des Romains et celui des descendants des Gaulois ne se ressemblent guère. C'est ce que les Italiens, qui n'ont point notre naïveté, ont toujours vu ; ils le constataient au moment même où nous nous flattions des plus touchantes harmonies de naturel entre les peuples « latins ». Nos harmonies latines sont en réalité acquises, et elles n'en sont que plus importantes ; mais nous ne devons nous bercer ici ni d'illusions psychologiques ni d'illusions politiques. Depuis Dante jusqu'à Gioberti, l'esprit italien, se souvenant de son passé, avait toujours eu une confiance superbe en sa supériorité native. Or il s'est trouvé que la France, après avoir mainte fois troublé le repos de l'Italie, a fini par conquérir, au centre des races dites latines, la suprématie intellectuelle et politique ; il en est résulté, par rapport à nous, une tendance hostile, ce que Bonaparte appelait déjà « une opposition foncière, par l'habitude des siècles, par préjugé, par caractère ». Il y a cinquante ans, les observateurs attentifs apercevaient seuls ce sentiment de rivalité, qui, disait M. de Carné en 1861, « n'est guère moins vif au delà des Alpes que la vieille antipathie contre l'Autriche et qui survivra longtemps à celle-ci. » — « Aussitôt qu'elle le pourra, ajoutait M. de Carné, l'Italie se jettera dans les bras de l'Angleterre et de l'Allemagne, pour décliner la protection de la France. » La tendance constante de l'Italie devenue grande puissance fut en effet, comme l'avaient prédit les sages, de substituer partout son initiative à la nôtre, de reconquérir le fameux *Primato*, de réaliser le programme bien connu : « La France est l'Autriche des nations latines, l'Italie doit en être la Prusse. »

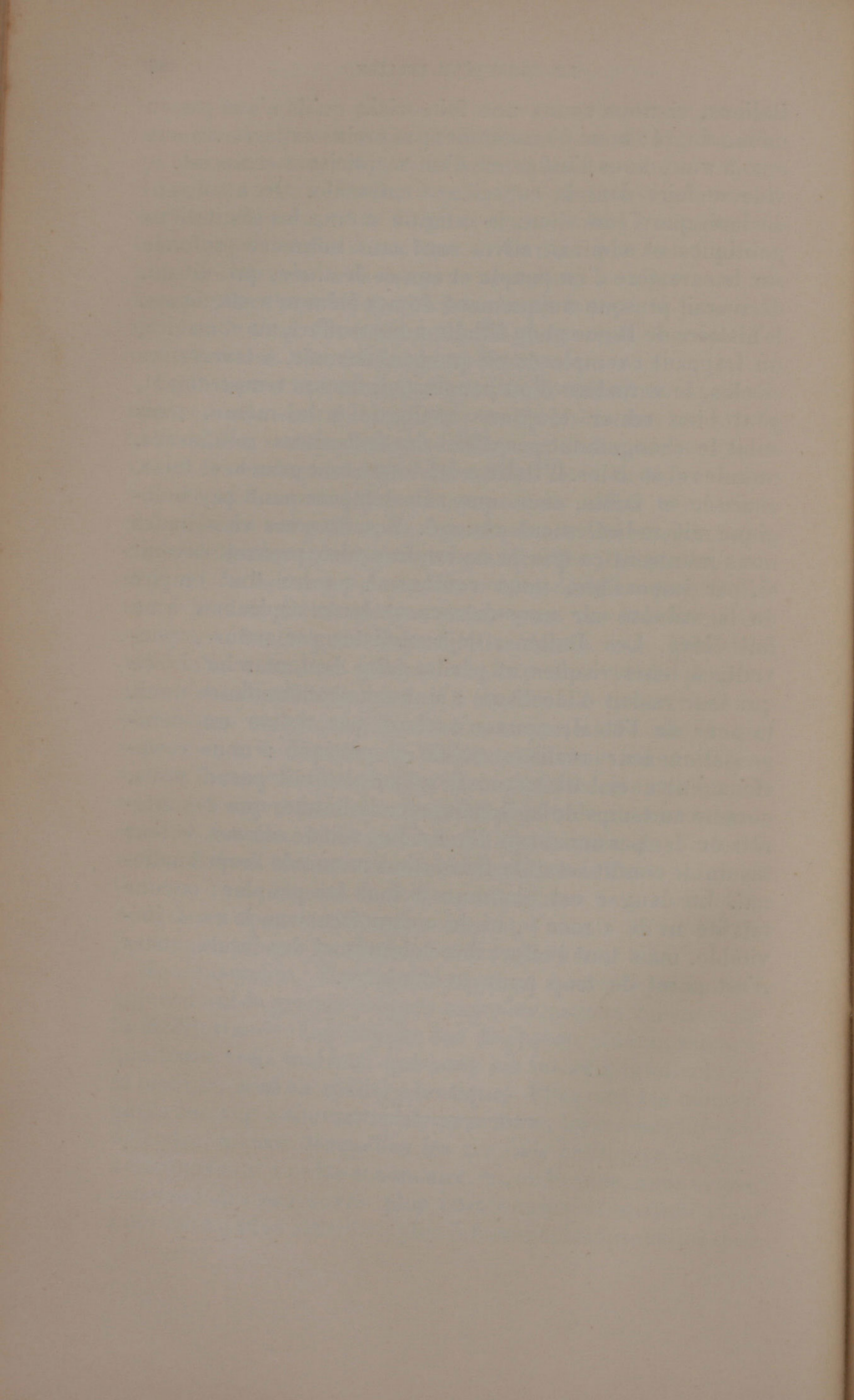
Il a fallu la leçon des événements pour nous faire reconnaître que Solférino, en affaiblissant l'Autriche, devait engendrer Sedan, que « nous paierions l'unité italienne de notre propre démembrement », enfin que l'Italie et l'Angleterre s'allieraient contre nous dans la Méditerranée et en Afrique, où, aux yeux des Italiens, leurs intérêts sont solidaires et également opposés aux nôtres. Si nous avions mieux connu la psychologie des peuples et, en particulier, la psychologie de la nation italienne, nous n'aurions pas fait jadis la guerre

« pour une idée », parce que nous y aurions reconnu une idée fausse. Il ne faut pas, d'ailleurs, a-t-on dit avec raison, qu'une seconde erreur psychologique nous conduise un jour à une lutte avec à l'Italie, et qu'après s'être laissé gouverner par ses illusions, « la France, comme les ignorants, se laisse emporter par ses colères ». Le danger serait d'autant plus grand que l'Allemagne, peut-être, compte sur ce second piège psychologique pour nous lancer, si jamais il en était besoin, dans une nouvelle guerre, qui, à ce qu'elle croit, pourrait être la fin de la France.

La Prusse a introduit, tout au moins réduit en système une nouvelle conception politique : la haine de race ou de nationalité ; certains hommes d'Etat, en Italie, eussent bien voulu faire adopter cette conception. Mais la haine, principe négatif, ne sera jamais un soutien solide pour remplacer la foi religieuse, la foi morale, la foi sociale, une croyance quelconque à quelque grande idée. D'autant moins sûre est la haine que, une fois entrée dans les âmes, elle cesse bientôt d'être internationale pour devenir haine de classes à l'intérieur. Quand elle donne une cohésion artificielle à tout un peuple en face d'un autre peuple, elle n'en aboutit pas moins à diviser la nation contre elle-même et risque de faire sa perte. Si on a pu reprocher à la France son sentimentalisme humanitaire, encore bien moins les peuples pourraient-ils compter sur un sentimentalisme haineux. La politique du droit, tant méprisée des habiles, mais qui est, au fond, celle de l'intérêt national dans son accord avec les grands intérêts internationaux, reste encore la moins chimérique ; et c'est elle, malgré les apparences, qui a le plus d'avenir. C'est sur la justice réciproque que nous devons compter.

Heureusement ! Il est visible que cet esprit de justice fait aujourd'hui de grands progrès entre les nations voisines sur la Méditerranée. Ces nations ont de plus en plus conscience que leurs vrais intérêts, qui sont les intérêts intellectuels et moraux, sont en réalité identiques. Elles ont les mêmes périls sociaux à combattre et, en somme, les mêmes idées à défendre, auprès desquelles les rivalités politiques ou économiques sont d'ordre secondaire. Si, en France, nous avons conservé des croyances plus nombreuses et surtout plus intérieures, plus ardentes, plus inflammables que celles des

Italiens, si nous avons une foi sociale qu'ils n'ont pas au même degré ; nous n'en sommes pas moins exposés comme eux à voir, sous l'influence d'un scepticisme croissant, le vide se faire dans la conscience nationale. On a souvent déclaré que l'éducation, la religion même, les institutions politiques et administratives sont sans influence profonde sur le caractère d'un peuple et sur sa destinée, qui, dit-on, dériverait presque uniquement de ses éléments ethniques. L'histoire de Rome et de l'Italie nous a offert, au contraire, un frappant exemple de ce que peut devenir, à travers les siècles, le caractère d'un peuple qui, en son tempérament, peut bien rester toujours analogue à lui-même, mais subit le changement perpétuel des influences religieuses, morales et sociales. L'Italie a été tour à tour grande et forte, abaissée et faible, sans que son tempérament psychologique ait radicalement changé. Ses diverses vicissitudes nous montrent ce que la nation française pourrait devenir si, par impossible, nous venions à perdre tout empire de la volonté sur nous-mêmes et toute aspiration à un but élevé. Les Italiens, déjà réalistes par nature, peuvent, à leurs risques et périls, faire bon marché de ce qui leur restait d'idéalisme ; si nous abandonnions, nous, le sens de l'idéal, nous n'aurions pas même en compensation leur réalisme solide et pratique : nous resterions entre ciel et terre ; il ne subsisterait parmi nous, comme au temps de la Renaissance italienne, que des intérêts ou des passions, soit d'individus, soit de classes, et leur insoluble conflit serait la dissolution même de l'esprit national. Le danger est commun à tous les peuples ; aucune fatalité ni de « race », ni de « caractère » ne le rend inévitable, mais tout l'effort des volontés et des intelligences n'est point de trop pour le conjurer.



LIVRE III

LE PEUPLE ESPAGNOL

Il est des peuples qui ont monté, il en est d'autres qui, après être descendus, ont assez de ressources intellectuelles et morales pour remonter encore; l'étude des uns et des autres est précieuse pour le psychologue et le moraliste, qui recherchent dans les caractères nationaux les vraies raisons profondes de la grandeur ou de la décadence des nations. La théorie de Marx, qui veut expliquer tout le mouvement de l'histoire par des causes purement économiques et par des raisons toutes matérialistes, ne s'applique guère à l'Espagne, où nous verrons le caractère, les mœurs et les croyances jouer le principal rôle ¹.

LE CARACTÈRE ESPAGNOL

Au physique et au moral, il y a plusieurs Espagnes, qui cependant forment bien une Espagne. Au nord, de la Catalogne à la Galice, l'Espagne plus proprement européenne a l'âpreté et le sol rugueux de l'Auvergne, du Limousin, de la Bretagne; c'est là, selon le dicton, que l'on fait du pain avec de la pierre. L'Espagne du sud est africaine; à la vigne et à l'oranger elle mêle le dattier et la canne à sucre. L'Espagne intermédiaire, la vraie Espagne, avec ses sierras et ses steppes, a été comparée à une vaste forteresse

¹ Sur le caractère espagnol, voir, au xvi^e siècle, les *Relations des ambassadeurs vénitiens*; au xvii^e, la *Relation du voyage d'Espagne*, de M^{me} d'Aulnoye (La Haye, 1692). — Comp. Kant, *Anthropologie*, Laborde. *Itinéraire*, t. V; et ce que disent des anciens Ibères: Strabon (III, 4, 17), Justin (44, 6, 2). Consulter aussi l'article *Espagne* dans la *Grande Encyclopédie*.

dressant ses créneaux dans le ciel. L'aridité est le trait général du climat espagnol, où la pluie est plus rare non seulement qu'en France, mais qu'en Italie et en Grèce; sous ce rapport, l'Espagne est analogue à la région de l'Atlas. Si, dans les provinces d'Andalousie, de Murcie et de Valence, le climat devient tout à fait africain, il reste proprement méditerranéen dans la vallée de l'Èbre, océanique à l'ouest ou au nord-ouest. L'ensemble du plateau sec et froid qui s'étend depuis les Pyrénées cantabriques jusqu'à la Sierra Morena rappelle par plusieurs points la Russie. « Trois mois d'enfer et neuf mois d'hiver. » Une race sèche elle-même vit au milieu de cette sécheresse. L'Espagnol a jusque dans son caractère quelque chose d'âpre comme la brise de ses sierras, de dur comme son sol, de brûlant comme son soleil.

A peine séparée de l'Afrique par un étroit canal, l'Espagne se trouve à la rencontre des deux continents. Dès la plus haute antiquité, les populations berbères, qui semblent un mélange de la race méditerranéenne à crâne long et de quelques tribus noires d'Afrique, ont pu se répandre en Espagne, comme le prouvent les fouilles faites dans les cavernes et dans les sépultures. Ibères et Berbères sont analogues. Non seulement ils remplirent la péninsule, mais ils débordèrent en Gaule (où les Basques sont leurs descendants) et au nord de l'Italie. M. Siret a fait en Espagne des découvertes nombreuses et du plus haut intérêt, qui ont mis à nu la civilisation primitive de la péninsule¹. L'Espagne, riche en métaux précieux, fut de très bonne heure fréquentée par les Phéniciens; on croyait que ces derniers y auraient apporté les premiers arts et les premières connaissances. Or, ce pays n'a fourni encore qu'un seul monument phénicien de basse époque, et ses plus anciens monuments n'ont rien d'oriental. Ils sont analogues à tous ceux de la civilisation égéenne ou méditerranéenne. Les Phéniciens, de race sémitique, conséquemment aussi méditerranéenne à crâne long, n'apportèrent pas d'élément ethnique vraiment nouveau; mais, concurremment avec les Grecs, ils établirent leurs marchés et leurs comptoirs sur la côte d'Anda-

¹ *Anthropologie*, 1892, p. 385. — *Revue des questions scientifiques*, oct. 1893, p. 489. — G. Reinach, *Le Mirage oriental*, p. 71.

lousie et jusque dans l'intérieur, sur le Guadalquivir. Plus tard, les Celtes firent leur invasion par le nord; leurs crânes se retrouvent dans des sépultures plus récentes que celles des Ibères. Strabon, Pline, Ptolémée distinguent avec soin, parmi les tribus espagnoles, les celtiques et les ibériques. Fondues au pied des Pyrénées, elles forment alors la Celtibérie, puissante et redoutée. Puis l'Espagne devient carthaginoise, subissant ainsi de nouveau l'influence sémitique.

D'Europe en Espagne, d'Espagne en Europe, difficile est le passage; difficile aussi d'une région intérieure à l'autre. Il y a peu de pays où les communications fussent si rares qu'en Espagne, grâce au relief compliqué du sol et à l'absence de fleuves navigables à l'intérieur. Doublement isolés, les Ibères se renfermaient volontiers en soi. C'est une des causes, sans doute, qui concentrèrent de plus en plus des tribus déjà farouches et peu communicatives. Les anciens opposent sans cesse l'Ibère, ami de la solitude, au Celte, amoureux de camaraderie, vivant en société, avide de nouvelles, prodigue de discours, étourdi et mobile, lançant partout ses hordes mouvantes. Les Ibères, dit Strabon, étaient divisés en petites tribus montagnardes qui ne se liguèrent guère entre elles, « par l'effet du caractère et aussi d'un orgueil qui leur inspirait un excès de confiance en leurs forces ». Ils n'avaient ni la sympathie rapide ni le besoin de compagnie qui entraînaient leurs voisins gaulois. Leur aspect même, leurs vêtements noirs contrastaient avec les vêtements éclatants et bariolés de la Gaule. Les Ibères étaient d'un génie médiocre, mais laborieux, agriculteurs, mineurs, attachés à la terre pour en tirer les métaux et le blé. Obstins et indomptables, ils eurent plutôt le courage de la résistance que celui de l'attaque, si familier aux Gaulois : pour les unir entre eux, il fallut la conquête du dehors, la conquête du dedans; et ce sont d'autres races, plus expansives et plus unitaires, qui ont fini par tout ramener, à grand'peine, sous un même joug.

L'énergie de résistance éclate dans la défense de l'Espagne contre les Romains, dans ces deux siècles de guerre opiniâtre que le vainqueur dut subir. Les prisonniers embarqués comme esclaves et perçant la cale du navire pour couler dans la mer avec leurs nouveaux maîtres; le père Viriathe, neuf ans invincible, jusqu'à ce que Rome le fit

assassiner; les 60 000 légionnaires de Scipion et la famine ne pouvant réduire les 4 000 Numantins, qui aimèrent mieux mourir que de se rendre; Sertorius battant Metellus et Pompée; César s'étonnant de voir à Munda, pendant une journée entière, la victoire indécise; enfin, sous Auguste même, les gorges des Cantabres et des Asturies toujours remuantes : ce sont là les preuves d'une volonté pleine d'énergie, ramassée sur elle-même jusqu'au moment où, d'une seule détente, elle fait explosion et frappe.

Une certaine quantité de sang germanique, qui devait modifier le caractère ibérique, fut introduite en Espagne par les Wisigoths, établis dans la vallée de l'Ebre; par les Suèves, dans la Lusitanie; par les Vandales, dans la Bétique. On sait que les Wisigoths furent, de tous les barbares, les plus doux et les plus aptes à la civilisation; chrétiens de bonne heure, parlant la langue de Rome, pliés à ses institutions, ils avaient à la fois le courage aventureux et la réflexion des races germaniques, avec le sentiment très développé de la liberté individuelle. « Celui-là seul qu'ils avaient élu, ils le reconnaissaient pour chef. » L'institution élective ne put jamais être abolie : rarement un souverain put faire agréer son fils, et toujours le nouveau roi dut être reconnu par l'assemblée des soldats, des grands et des évêques. Les rois ne pouvaient prononcer ou faire prononcer un jugement hors des formes de la justice. Le servage, considérablement adouci en Espagne, ne garda rien de l'esclavage antique.

Devant les périls communs, Goths et Ibéro-Romains acquirent le sentiment de la solidarité et se montrèrent unis. Ainsi s'introduisait dans le caractère des Espagnols un élément de vrai individualisme et de sociabilité tout ensemble. Le courage germanique et le courage ibérique, l'un bouillant et plus expansif, l'autre résistant et plus intensif, se mêlèrent en des volontés également énergiques et également amoureuses de l'indépendance. Les sentiments de la dignité personnelle et de l'honneur se développèrent; les côtés admirables du caractère espagnol commencèrent de se dessiner. Ce concours de volontés entreprenantes et de volontés tenaces nous explique l'héroïque croisade de sept siècles par laquelle, du rivage où il avait été refoulé, l'Espagnol, pied à pied, reconquiert sa patrie sur les Mau-

res, jusqu'à ce que Boabdil fugitif verse des larmes sur son royaume perdu. C'est une poignée de Goths réfugiée dans les montagnes qui se fait le centre de la patrie, amassant ses forces pour se ressaisir; ce sont des Germains qui, compagnons de Pélage, ce parent du roi Roderick, étendent peu à peu leur reconquête sur toutes les Asturies, la Galice, le pays de Léon, et préparent la délivrance de l'Espagne entière. Le même amour de la liberté et la même opiniâtreté de lutte devaient plus tard nous chasser nous-mêmes d'Espagne, après la folle et coupable invasion de Napoléon I^{er}.

D'après toutes ces données concordantes de l'anthropologie et de l'histoire, nous pouvons nous attendre à voir, dans l'Espagne du sud et du centre, dominer la race brune à crâne allongé, c'est-à-dire méditerranéenne et sémite. Possédée par les Maures pendant plusieurs siècles, l'Espagne avait reçu une forte dose de sang africain. Au nord et à l'ouest se trouvent quelques éléments celtes et germaniques. Mais ceux-ci se sont principalement conservés dans l'aristocratie espagnole.

L'indice céphalique est remarquablement semblable à lui-même dans la péninsule ibérique, et, de plus, il y est généralement bas; la race dolichocéphale méditerranéenne, — à laquelle appartenaient les populations primitives ainsi que les immigrations ultérieures de Phéniciens, de Maures et de Juifs, — y est donc restée presque pure. C'est là un fait dont il faut tenir grand compte. L'Espagne se trouve ainsi, avec l'Angleterre, le pays le plus homogène d'Europe sous le rapport de la race. Tous les deux sont dolichocéphales, mais l'un de la race brune du midi et l'autre de la race blonde du nord. Cette ressemblance fondamentale des citoyens entre eux, en Espagne comme en Angleterre, entraîne une remarquable unité de caractère national sous les variétés les plus grandes de provinces. Il n'y a jamais eu d'immigration en masse de brachycéphales ou de crânes larges par-dessus les Pyrénées. C'est seulement dans les provinces dominées transitoirement par les familles germaniques, Suèves en Galicie, Goths à Tolède, Vandales en Andalousie, que la largeur des têtes augmente un peu. Ce n'est d'ailleurs pas le fait de la race germanique elle-même, mais, selon la remarque de M. Otto-Ammon, des serfs brachycéphales amenés de Gaule par les Germains. M. Fede-

rico Oloriz, professeur d'anatomie à l'Université de Madrid, a publié un remarquable livre sur la *Distribucion geografica del indice cefalico en España* (1894) et montré que la population est presque entièrement dolichocéphale brune. Les villes ont un indice à peu près égal à celui des campagnes, quoiqu'en général plus bas encore. Par tous ces traits, l'Espagne ressemble à la Sicile et à l'Italie du sud, non à l'Italie du centre et encore bien moins à celle du nord. Quant à la France, elle n'offre avec l'Espagne aucune ressemblance de race, si l'on excepte une faible partie de nos Méditerranéens et nos Basques. On voit ce qu'il faut penser de tous les lieux communs antiscientifiques sur les *races latines*, qui remplissent les journaux et leur fournissent au besoin des arguments. Ces diverses races, encore une fois, n'ont rien de latin, sauf la culture, et rien ne ressemble moins à un Français qu'un Italien et un Espagnol, qui eux-mêmes ne se ressemblent pas entre eux.

L'ensemble d'influences ethniques subies par l'Espagne a produit une race forte et vigoureuse, au crâne volumineux. Le Castillan en représente bien le type moyen, dolichocéphale brun au visage ovale. L'Espagnol est généralement de petite taille, aux muscles fermes, sobre, très endurci à la fatigue, supportant toutes les privations. La femme espagnole, — grands yeux noirs, longs cils épais, taille cambrée, port onduleux, — est aussi du type méditerranéo-sémitique. Le tempérament espagnol est le plus souvent bilieux-nerveux. C'est dire que, brûlant d'un feu intérieur, il sait comprimer la passion qui le consume. C'est dire aussi qu'il est capable de couvrir les rancunes à longue échéance. Comme tous les Méditerranéens, l'Espagnol a le goût du plaisir, un fond de bonne humeur et d'esprit, mais, plus que tous les autres, il a les passions violentes, concentrées et non expansives. Sa sensibilité est irritable et, en même temps, l'amour-propre le domine : voilà ses deux caractéristiques. Aussi n'y a-t-il pas loin de la main au couteau. Les *ferias* sont l'occasion de meurtres nombreux. Les condamnations pour homicide, qui, en 1893, étaient de 0,50 pour 1 000 en Angleterre, de 1,06 en Allemagne, de 1,72 en France, s'élevaient en Espagne à 4,74 (et, on s'en souvient, à 8,14 en Italie).

Les Espagnols sont loyaux, fidèles à la parole donnée ;

ils ont le sentiment de la dignité et de l'honneur. Ils sont généreux, hospitaliers, peut-être encore plus dans le sud que dans le nord ; et cependant on ne saurait dire, en général, qu'ils soient humains. Durs pour les animaux domestiques, durs pour les hommes, durs pour eux-mêmes, c'est par l'absence de bonté sympathique et sociable qu'ils contrastent avec d'autres peuples. Cette dureté est un des signes caractéristiques de la race ibère et berbère, comme de la race sémitique, telle que nous la montrent surtout les Phéniciens. Les Espagnols se croyaient bien différents des Maures ; au point de vue ethnique, ils en étaient déjà très voisins. Ils n'ont pas reçu assez d'éléments celtiques et germaniques pour avoir la douceur dans le sang ; ils sont demeurés Africains, et ces Occidentaux sont aussi des Orientaux. Leur insensibilité, dont les Indiens conquis firent l'épreuve, alla souvent jusqu'à la cruauté froide et à la férocité. Les peintres eux-mêmes se plaisent à représenter des supplices. Entretenu jadis par les spectacles de l'autodafé, leur dureté l'est, aujourd'hui encore, par l'éducation des courses de taureaux. Quelques âmes naïves, à la suite d'Edgar Quinet, se sont persuadé que ces jeux contribuaient à la persistance de l'énergie espagnole ; comme si la cruauté et l'énergie étaient identiques ! Y avait-il des jeux de taureaux à Numance ? Est-ce le taureau qui enseigna la valeur aux Goths de Pélage et du Cid ? Ce que ces spectacles contribuent à maintenir, c'est simplement la barbarie ; le goût du sang ne fut jamais nécessaire pour faire des héros.

Pendant la dernière guerre et malgré les nouvelles des désastres, ces malheureux Espagnols ne pouvaient pas se priver de leurs jeux de taureaux, devenus aussi nécessaires à leur existence abâtardie que le manger et le boire. En vain les évêques eux-mêmes les invitèrent à s'abstenir des réjouissances accoutumées : comment renoncer à boire des yeux le sang des chevaux éventrés ? C'est ainsi que le taureau a entretenu la « virilité espagnole ».

L'imagination de l'Espagnol s'exalte en dedans et se nourrit de ses visions intenses, jusqu'au moment où tout éclate au dehors. Mais, si cette imagination est forte, elle est en même temps bornée. Par cela même, les passions conservent quelque chose de simple et de monotone, dépourvues qu'elles sont de tout ce que les vastes horizons

intellectuels pourraient y ajouter en étendue et en variété. Simplifiez le sentiment religieux en lui conservant son énergie, vous aurez le fanatisme étroit et violent; simplifiez le sentiment de dignité personnelle, vous aurez l'orgueil farouche; simplifiez l'amour, vous aurez la jalousie exclusive et toujours menaçante. Cette dernière passion est une des plus fréquentes chez les Méridionaux bilieux et au sang chaud : on sait quel degré elle atteint chez l'Espagnol, quelle part elle a dans toute sa littérature. Toutefois, en Espagne, le jaloux pense encore plus à son honneur qu'à son amour. « Il y entre, disait M^{me} d'Aulnoy, moins d'amour que de ressentiment et de gloire : les Espagnols ne peuvent supporter de voir donner la préférence à un autre, et tout ce qui va à leur faire un affront les désespère. »

La combinaison de la plus féroce jalousie avec le plus féroce point d'honneur peut aboutir à une morale extraordinaire. L'amant ou le mari qui se sait trompé doit en tirer vengeance, première loi; mais son honneur veut que l'outrage reçu demeure ignoré de tous, seconde loi; il faut donc que le motif de la vengeance demeure secret. C'est pourquoi, dans *le Châtiment sans vengeance*, de Lope de Vega, le mari, ayant son fils pour rival, annonce à sa femme qu'il connaît son crime, pour qu'elle s'évanouisse, puis la bâillonne et l'enveloppe d'un drap, la présente comme un noble qui conspirait contre lui, ordonne à son fils de tuer le conspirateur, enfin dénonce son fils aux officiers comme ayant assassiné sa belle-mère et leur commande de le tuer! De même, chez Calderon, dans *le Médecin de son honneur*, le mari fait saigner sa femme à mort par un médecin masqué, qu'il a menacé lui-même de le tuer; après quoi, il prétend que les bandelettes se sont d'elles-mêmes détachées et va partout à la ronde célébrant la vertu de sa femme. Grâce à ce mensonge, son honneur conjugal est sain et sauf. Un sujet non moins atroce se retrouve dans une autre comédie de Calderon dont le titre est expressif : *A outrage secret, vengeance secrète*. L'Italie seule, pour la *vendetta* froide et longtemps méditée, rivalise avec l'Espagne, mais elle est plus impulsive¹.

Autant que la sensibilité de l'Espagnol, sa volonté

¹ Le théâtre espagnol, se développant en toute liberté, en dehors des

indomptable, mais également bornée, se ressent du manque d'un haut développement intellectuel. La lutte longue et monotone contre l'ennemi n'a fait que la tendre encore et la raidir. Cette volonté n'en a pas moins des qualités de mâle vigueur qui sont dignes de profonde estime, malgré le manque de ces élans de tendresse et d'humanité qui excitent plus particulièrement la sympathie. Mais la volonté de l'Espagnol, gravitant sur soi, se répand mal au dehors en grandes initiatives : elle agit moins qu'elle ne souffre ; elle résiste, se prive et peine.

M. Angel Ganivet, diplomate espagnol, représentant de l'Espagne d'abord en Belgique, puis en Finlande, l'auteur des *Lettres finlandaises* et de *Grenade la Belle*, a tracé dans un livre substantiel une esquisse de la philosophie de l'histoire d'Espagne, sous ce titre : « *Idearium español* ». D'après lui, le trait le plus accentué de l'âme espagnole serait un certain stoïcisme qui ne rappelle en rien « ni le calme olympien et l'ataraxie de Marc Aurèle, ni le stoïcisme rigide et sec d'Epictète ». Le fond de la complexion morale de l'Espagnol serait le stoïcisme à la Sénèque, plus humain et plus naturel. « Sénèque est Espagnol par naissance et quoiqu'il soit né dans la Bétique, il est avant tout Castillan. Sa doctrine, à travers les mille développements de l'idée stoïcienne, peut être résumée dans cette simple maxime : — Conduis-toi de telle sorte que, quels que soient les événements, l'on puisse dire de toi que tu es toujours un homme. » *Esto vir* est un mot si profondément espagnol que Sénèque, à en croire Ganivet, n'aurait eu qu'à interroger l'âme de son pays et à s'interroger lui-même pour trouver la formule la mieux appropriée au caractère national. « La première fois qu'étant encore étudiant, continue Ganivet, je lus les œuvres de Sénèque, je me sentis comme abasourdi, comme quelqu'un qui, ayant perdu le sens de la vue et de l'ouïe, les recouvrerait tout à coup. La part du stoïcisme dans la formation de l'âme espagnole est immense, son influence décisive se fait sentir non seulement dans le droit et dans les arts, dans la religion et dans la politique, mais encore dans les sentences populaires. »

règles classiques et avec la seule règle de « toujours plaire », comme dit Lope de Vega, ne peut manquer d'offrir une représentation particulièrement fidèle de ce que le public connaît le mieux ; les mœurs nationales.

Ganivet exagère assurément la part de l'influence stoïcienne sur un peuple qui ne s'occupait guère de philosophie, et il est plus dans le vrai quand il ajoute que l'influence arabe a été parmi les plus prépondérantes dans la formation mentale de l'Espagne.

Le mélange du sang européen et du sang arabe est sans doute une des causes de cette universelle aspiration au grand et au noble qu'on retrouve par toutes les Espagnes. Jusque dans la simple conversation, on est frappé par la solennité des manières et du langage. Kant remarque que le badinage familier du Français est antipathique à l'Espagnol ; ce qui n'empêche pas ce dernier de s'amuser, aux jours de fête, par des chants et des danses ; mais « le *fandango* lui-même, dit Kant, comporte un certain sérieux. » Des paysans d'Andalousie, galants comme des chevaliers, « orgueilleux comme des princes », élégants comme des artistes, vantards comme des Gascons, se piquent, sinon par la race, au moins par les manières, d'être gentilshommes. Tel mendiant, à la porte d'une cathédrale, vous tendra la main, comme chacun sait, avec la dignité d'un hidalgo. Dans un de ses voyages, M^{me} Arvède Barine avait demandé son chemin, puis donné de la monnaie à un mendiant de Grenade ; ce dernier indiqua le chemin d'un geste large, souleva dignement son feutre percé et « rendit la monnaie ». Un salaire eût été vil, l'aumône est noble ; un mendiant d'Espagne ne saurait déchoir.

Buckle prétend qu'il existe parmi les diverses nations un esprit insulaire, un esprit péninsulaire et un esprit continental. L'esprit insulaire, chez une grande nation commerçante et industrielle, engendre l'esprit de colonisation et de conquête : voyez l'Angleterre. La position continentale, en exposant aux invasions, favorise l'esprit proprement militaire, l'habitude d'organisation armée, défensive et offensive. Voyez la France et l'Allemagne. Quant à la position péninsulaire, elle tient des deux autres, mais aboutit surtout à l'esprit de fierté et d'indépendance qui caractérise les Espagnols. De telles considérations sont fort incertaines : la péninsule italienne et l'ibérique ne se ressemblent guère. Ce qui est certain, et ce que soutient pour sa part Ganivet, c'est l'existence de l'esprit « territorial » en Espagne ; ce fait nous rend compte de ce que l'Espagne, qui a tant lutté au dedans

et au dehors, « n'a jamais possédé l'esprit *militaire*, mais bien l'esprit *guerrier*, fait de spontanéité, de courage individuel foncièrement aventureux, répugnant à toute véritable organisation ». A l'heure actuelle, l'Espagne ne possède pas encore une armée organisée scientifiquement à la moderne ; « elle n'a qu'une admirable milice animée de cet esprit territorial qui lui permet d'envisager son indépendance avec la même sécurité que l'Angleterre dans sa position insulaire et avec ses forces navales. »

Le défaut de liaison naturelle qui se manifeste dans la configuration de la péninsule a aussi exercé une influence sur le caractère et sur les destinées de ses populations. La communauté d'une longue série d'événements historiques, luttes et souffrances, aurait dû produire une fusion complète des divers groupes ; par malheur, le pays est « naturellement morcelé »¹. Le régionalisme reste « incrusté » dans l'âme de ces populations, encore plus séparées du reste de l'Europe qu'isolées entre elles.

Opposer l'individualisme anglo-saxon ou germanique au socialisme des nations néo-latines, cela est devenu un lieu commun ; et pourtant, il y a un certain individualisme, celui qui est fait de vie uniquement ramassée en soi, inexpansive, impatiente du joug et de la discipline sociale, étrangère à la coopération et à l'effort en commun, qui est des plus fréquents en Espagne, — comme aussi en Italie et trop souvent en France ; — en ce sens, l'Espagne est profondément individualiste.

Malgré la variété des provinces, le fond commun se reconnaît partout. Les Basques, qui représentent les Ibères les plus purs, — non sans des caractères propres, — ne fusionnent avec aucune autre race, s'enferment dans leur isolement, à moins qu'ils n'émigrent et ne se lancent dans les plus lointaines aventures. D'imagination étrange et d'esprit hasardeux, ils n'échappent aux cadres étroits de la vie locale que pour s'égarer dans l'universel et dans l'absolu. A côté de ses marins, la région basque cite ses missionnaires, François Xavier et surtout Ignace de Loyola. Jaloux de leurs privilèges ou *fueros*, les Basques ont, comme les Navarrais et les Aragonais, avec l'atta-

¹ M. Vidal-Lablache, *États et Nations de l'Europe*.

chement aux vieilles coutumes, la ténacité, l'agilité, la bravoure. Ils trouvent intolérables la conscription et des impôts même médiocres, mais ils donnèrent avec plaisir au Carlisme toutes leurs rentes, toute leur population valide ; ils sacrifièrent en quatre ans, comme l'a remarqué Louis Lande, plus que le gouvernement espagnol ne leur eût pris en un quart de siècle.

Les Catalans n'ont longtemps formé qu'un seul peuple avec les Provençaux, dont ils se rapprochent par le caractère. On loue leur travail et leur industrie, leur audace mêlée de bon sens, leur esprit d'entreprise pour quérir la fortune. Moins de bruit que de besogne, telle était jadis la devise des Catalans. Grâce, en partie, au voisinage de la France, ils ont eu la part la plus large et la plus solide de l'industrie et du commerce espagnols. M. Almirall, dans son livre sur *lo Catalanismo*, oppose le génie pratique du Catalan au donquichottisme castillan, l'activité matérielle de sa province à l'inertie des autres. L'imagination du Catalan se tourne vers l'action et les affaires, plutôt que vers l'art et l'éloquence ; non seulement dans la péninsule, mais dans les colonies, il met la haute main sur le commerce, la banque, l'industrie ; la politique générale le laisse presque indifférent, d'autant plus qu'elle se confond trop avec la politique madrilène, pour laquelle il a une antipathie innée. Particulariste d'instinct, il a su restituer à son idiome, qui dégénérait en patois, le caractère de langue littéraire. Y a-t-il bien lieu de l'en féliciter, dans un pays où le principal des maux est justement le particularisme ?

Vifs, légers, spirituels, gascons de l'Espagne, les Andalous s'enorgueillissent du sang maure qui abonde en leurs veines. Les habitants de Murcie et d'Alicante, plus indolents, ont le fatalisme arabe. Ceux de Valence, laborieux, mais amis du luxe et des plaisirs, fournissent nombre de toreros et de danseurs. « Les Valenciens, dit Murillo, sont gais, ingénieux, appliqués aux lettres, légers, adonnés aux danses, aux bals, à tous les exercices qui exigent de la légèreté. Quelques-uns parcourent l'Espagne et y gagnent leur vie en dansant ». On compare aux Auvergnats les Galiciens, portés à émigrer par la population surabondante de leur province et qui, en Espagne, ont le monopole des métiers d'hommes de peine. Lourds, robustes, on loue

leur simplicité et leur franchise, leur probité et leur amour du travail.

Autant l'Andalou est vif et exubérant, autant l'habitant des grandes plaines grises de Castille est sérieux, lent et grave, sous sa « *capa* aux plis classiques ». En sa demi-misère, il a encore l'attitude fière du conquérant et du maître. Solennel, hautain, très soucieux de l'honneur, apathique devant les réalités de la vie, le Castillan, ayant imposé sa domination à toute l'Espagne, est médiocrement aimé des autres Espagnols : il n'en a pas moins peut-être les plus hautes qualités de la race. Malgré tant de différences régionales, l'Espagnol a une physionomie tranchée et une. Il a conservé partout un idéal de virilité, et même de virilité héroïque ; c'est cet idéal, toujours présent à l'esprit de la nation, qui explique beaucoup de ses tendances les meilleures, comme aussi de ses défauts. Chez tout Espagnol typique, il y a un don Quichotte, idéaliste songe-creux, et un Sancho Pança, observateur et amateur de la réalité.

II

LA RELIGION ESPAGNOLE

La religion espagnole est restée étrangère à toute métaphysique et n'a pas davantage conservé le sens profondément moral des dogmes. Elle est ritualiste, comme la religion des Romains, mais, au lieu de l'indifférence foncière qui devait caractériser la foi italienne, l'Espagnol montra toute l'ardeur du fanatisme¹. Ce fanatisme, en Espagne, ne provient pas d'ordinaire, comme chez l'Allemand ou l'Anglo-Saxon, de l'intériorité mystique d'une pensée perdue en Dieu ; il est plutôt l'attachement inflexible et aveugle aux dehors de la religion, au culte et aux pratiques. Le fanatisme, a-t-on dit avec finesse, est à

¹ En Angleterre, au xvii^e siècle, par l'effet des circonstances, l'élément dolichocéphale brun ou ibérique joua un grand rôle et il s'y est manifesté aussi par un fanatisme intense. M. Galton et plusieurs autres anthropologistes ont étudié les portraits du temps de Cromwell et résumé leur opinion : prédominance des types ibériques. Voyez de Lapouge. *Les Sélections sociales*, p. 93.

curious

la religion ce que la jalousie est à l'amour, et l'Espagnol est trop jaloux pour ne pas être aussi très fanatique ¹. On a vu la dévotion aboutir, en Espagne, à toutes les macérations orientales, à cette dureté envers soi qui faisait le pendant de la dureté envers les autres. Ne voyait-on pas se promener dans Madrid des pénitents nus jusqu'à la ceinture, le corps bleu et meurtri de coups, portant jusqu'à sept épées passées dans le dos et dans les bras ? D'autres, ployant sous le faix de croix énormes, recevaient de leurs domestiques du vin ou du vinaigre en guise de cordial, pour ne pas tomber exténués. C'était l'ostentation de la pénitence : la fierté castillane ne perdait rien à cette humilité.

Par ses tendances sémitiques et musulmanes, l'Espagnol est porté à imposer la foi par la force : il méconnaît volontiers le droit d'autrui, surtout le droit de la conscience. Un caractère de la foi espagnole, c'est l'esprit de prosélytisme conquérant, c'est le besoin de dominer l'infidèle ou l'hérétique. Si sainte Thérèse, à sept ans, s'échappe avec son frère de la maison paternelle pour aller chercher le martyre chez les Maures ; si, après avoir prononcé son premier vœu, pressentant déjà tout ce qu'elle voudrait accomplir de grand, elle s'écrie : « Je n'ai pas encore vingt ans, et il me semble tenir sous mes pieds le monde vaincu ; » si elle dédaigne la dévotion douce et mièvre pour une dévotion ardente au dedans, militante au dehors ; si elle mêle à ses extases malades toute la lucidité d'une raison ferme et toute la vigueur d'une âme presque virile ; si elle condamne la mélancolie, qui n'est au fond, dit-elle ingénieusement, que le désir de faire sa propre volonté ; si enfin elle transporte l'action et l'énergie jusque dans la contemplation, comment ne pas reconnaître en elle, à tous ces traits, le sang et l'éducation des héros espagnols ? Le père de sainte Thérèse, Alphonse Sanche de Cepeda, Avilais de la vieille Castille, homme de haute taille et de grande mine, comptait parmi ses ancêtres un roi de Léon ; sa mère, Béatrice Davila de Ahumada appartenait à la plus vieille noblesse de Castille. C'est dire que le sang des races du Nord se mêlait

¹ Voyez Desdèvises du Désert, *L'Espagne sous l'ancien régime*. Paris, 1897. Pourtant l'Italien est jaloux en amour et non fanatique en religion.

chez la sainte à celui du Midi, sans aucune mésalliance mauresque ou juive qui en altérât la *limpieza*. Ignace de Loyola, chevaleresque aussi et romanesque, est une autre personnification de la foi espagnole. Chez ce Basque, né de parents nobles au château de Loyola en Biscaye, quel esprit héroïque d'aventure et, en même temps, quel esprit positif d'organisation pratique ! Blessé au siège de Pampelune, la lecture de livres de piété pendant sa convalescence donne l'essor à son imagination, détermine sa vocation religieuse. Le voilà qui renonce aux biens et honneurs de ce monde pour se vouer à une vie d'ascétisme et de pauvreté, mais aussi de prosélytisme et de propagande. Aujourd'hui à Jérusalem, demain à Barcelone et à Alcalá, plus tard à Paris, au collège de Sainte-Barbe, il découvre que le meilleur moyen de prêcher partout l'Évangile, d'instruire la jeunesse, de convertir hérétiques et infidèles, c'est de fonder une immense chevalerie pratique, sous forme d'une association vaste comme le monde. Son ami François Xavier, « l'apôtre des Indes », qui était né au château de Xavier près Pampelune, était venu aussi achever ses études au collège Sainte-Barbe et avait enseigné la philosophie au collège de Beauvais. Après s'être associé aux vœux prononcés par ses autres compagnons au monastère de Montmartre, ce berceau de la célèbre compagnie, Xavier se rend en Italie, passe en Portugal, s'embarque pour les Grandes Indes, baptise, dit-on, plus de 25 000 barbares, part pour le Japon, meurt au moment où il va pénétrer en Chine. Ce sont les grandes aventures religieuses, qui font le pendant des grandes conquêtes. Noble inquiétude qui entraîne au bout du monde, prévoyante sagesse qui ne perd jamais de vue ni la fin, ni les moyens, que la fin justifie !

Quand elle n'est pas ainsi envahissante et conquérante, la foi espagnole n'aboutit trop souvent qu'à la pratique machinale et formaliste. Ce n'est plus alors l'esprit qui sauve, c'est la lettre. Calderon nous montre, dans *la Dévotion à la Croix*, un homme qui a commis tous les crimes, mais qui, ayant conservé depuis son enfance le respect pour le signe de la rédemption, obtient au dénouement la miséricorde divine, — avec la pitié du public. C'est le salut, non plus par les œuvres, non plus même par la foi intérieure, mais par les rites extérieurs. Ainsi, aux mains de

l'Espagne comme aux mains de l'Italie, déviait le christianisme, altéré en son essence. Il serait injuste de le rendre responsable en lui-même des écarts dus à des peuples trop esclaves des formes extérieures. Cette extériorité est contraire au véritable esprit du christianisme, à la grande et constante tradition qui enseigne que la valeur des actes vient du dedans ; que, sans la disposition du cœur, l'effet au dehors n'est que mensonge ; qu'une bonne action perd son prix si l'intention n'est pas droite, que l'acte même de piété et « l'approche du sacrement », avec un cœur indigne et une conscience impure, constitue le plus « haut sacrilège. » Telle était la vraie orthodoxie ; et il faut bien convenir, pour être juste, que la catholique Espagne fut trop souvent hétérodoxe, nourrissant elle-même au for intérieur l'hérésie qu'elle poursuivait si impitoyablement au dehors.

Ce n'est pas sans raison que les Espagnols éclairés déplorent la dictature des consciences et l'uniforme servitude des esprits qu'a produites chez eux un catholicisme dénaturé par la politique. Chrétien éclairé, profond admirateur des idées de Léon XIII, M. Sanz y Escartin constate que, dans la très fidèle Espagne, l'incrédulité et l'indifférence ont augmenté de jour en jour. Et ce fait lui semble encore bien plus marqué dans l'Amérique espagnole. Si Buenos-Ayres ne lui paraît pas tout à fait, comme à M. Child, « la ville inhabitable pour qui possède quelque délicatesse de conscience et un peu de moralité », il y reconnaît sûrement « une des villes ayant les mœurs les plus irrégulières du monde ». En général, les populations hispano-américaines, quoique se proclamant catholiques, « ne croient pas à la religion et ne la pratiquent pas ». Se demandant alors quelles sont les causes du phénomène, ce croyant répond ce que tout le monde a déjà répondu : la principale cause est que, pendant de longs siècles, la soumission matérielle, l'unité vide, l'extériorité de l'activité religieuse ont eu la suprématie « sur la spontanéité et la liberté nécessaires, sur la sincérité et la droiture du cœur, sur la communion efficace dans l'humanité et dans le bien ¹ ». *Oportet hæreses esse.*

¹ *L'Individu et la réforme sociale*, p. 292.

III

LANGUE, LITTÉRATURE, ART ET PHILOSOPHIE EN ESPAGNE

Du latin, la langue espagnole a gardé une gravité et une sonorité de prononciation quelque peu emphatique, que n'ont point les autres langues et où s'exprime bien le génie national. La littérature de l'Espagne s'est développée librement et n'a subi l'influence latine qu'autant qu'il fallait pour conserver la précision et la clarté des formes : l'esprit est resté espagnol. Jusque dans l'antiquité, l'Espagne romanisée s'était, dans les lettres, montrée plus originale que la Gaule, — avec les Sénèque et les Lucain, avec Quintilien, Silius Italicus, Martial et Florus. Si l'on trouve dans Sénèque, à côté de l'élévation et de la grandeur, la déclamation et la recherche du trait, les antithèses et les jeux de mots, l'emphase et la subtilité tout ensemble ; si la versification de Lucain, énergique et brillante, est déclamatoire aussi et vise à l'effet, le génie ibérique y est assurément pour quelque chose.

L'Espagnol a besoin de sensations violentes. Son imagination ne se plaît ni au rêve vaporeux, ni au fantastique ; il veut des contours arrêtés et des couleurs chaudes. Un des caractères de la littérature épique espagnole, c'est l'absence du merveilleux, ou du moins sa réduction à un rôle très effacé. Au fantastique, la poésie espagnole préfère l'héroïque. La foi religieuse et le patriotisme ont fourni au poème du *Cid* une grandeur rude et parfois sauvage. Dans le *Romancero*, les traits féroces abondent, ingénument racontés comme s'ils n'avaient rien que de naturel.

M. Brunetière a magistralement marqué le caractère général de la littérature espagnole en la représentant comme essentiellement chevaleresque et romanesque. L'Italie du xv^e siècle était toute naturaliste et entièrement livrée à la morale de l'intérêt personnel, ou plutôt à l'absence de toute idée morale. La France d'alors, « demi-anglaise et demi-bourguignonne », était, elle, *uniquement* réaliste. Les Espagnols contribuèrent, en posant la religion du point d'honneur, « à réintégrer quelque idée de

la justice dans ce monde nouveau qui était en train de se fonder alors sur l'intérêt comme sur sa seule base ». Le point d'honneur espagnol a empêché le naturalisme italien d'envahir toutes les littératures modernes. Quant à l'affinité que devait plus tard offrir le romantisme avec la littérature espagnole, M. Brunetière l'explique par l'effort même du romantisme pour renouer, par delà la Renaissance, la chaîne de la tradition du moyen âge. Nous devons donc à l'Espagne d'avoir conservé et, par la contagion de sa littérature, répandu en Europe ce qu'il y avait de meilleur dans l'idéal du moyen âge : courage chevaleresque et culte de la femme.

Quoique le théâtre, en Espagne, s'adressât au peuple comme aux seigneurs, l'habitude de dignité et la fierté partout répandue l'empêche de tomber dans la platitude et dans la vulgarité : on exigea un certain sentiment poétique et la langue des vers. Mais le génie romanesque et dramatique de l'Espagne n'exclut pas le génie observateur : *Don Quichotte* est une œuvre de haute imagination et de solide réalisme ; cette peinture de la folie est un livre de sagesse. Si vraie y est l'observation de la démence idéaliste que de doctes commentateurs ont voulu découvrir chez Cervantes un médecin prédécesseur d'Esquirol. Mais Cervantes lui-même n'a pu triompher entièrement (ne nous en plaignons pas) du sentiment chevaleresque cher aux Espagnols. L'âpre génie de l'Espagne, comme celui des Romains, est propre à la satire, mais en raison de sa gravité naturelle, il donne plus volontiers à sa moquerie la forme d'une ironie amère. Ce n'est pas la pitié pour les misérables, c'est le mépris qui inspire le réalisme cruel des romans picaresques. Par ces romans, l'Espagne préparait les modernes études de mœurs, qui passent en revue aussi bien les plus humbles classes de la société que les plus hautes.

La grande peinture espagnole, elle aussi, est naturaliste : elle saisit la réalité sur le vif pour la reproduire avec franchise et vigueur. Là encore éclate l'originalité de l'Espagne. Velasquez, Murillo, Zurbaran, Ribera, Goya, qu'ont-ils en commun ? Le penchant irrésistible pour le naturel, la passion de la vérité vivante, au besoin brutale, horrible ou triviale ; mais ils ne la regardent pas avec

l'observation humble et terre à terre des Hollandais, comme à la loupe : ils la voient de haut et la représentent avec leur hardiesse, leur grandeur, leur fierté naturelles. Ce réalisme, au lieu d'être bourgeois, conserve quelque chose d'héroïque et de romantique. Et si, au-dessus de la réalité, viennent planer des rêves de mysticisme, le peintre espagnol ne se contentera pas, comme l'Italien, de les incarner en des scènes du Nouveau Testament; il ira de préférence à la légende des saints, pour pouvoir représenter des scènes familières et des tableaux de vie réelle.

Rêveur et tendre, comme par une sorte d'exception rare, Murillo a la sympathie irrésistible pour le peuple, dans le sein duquel il est né, et il le représente avec ses haillons en une glorieuse lumière. L'insouciance dans la misère est un de ses thèmes favoris. Son idéalisme, inspiré par une foi ardente et simple, servi par une merveilleuse souplesse de pinceau, se fond avec le réalisme traditionnel de l'art espagnol¹.

Autant est grande la place de l'Espagne dans l'histoire des lettres et des arts, comme dans l'histoire politique des temps modernes, autant est petite sa place dans l'histoire de la philosophie. Suarez n'y représente que le dernier effort de la scolastique mourante. Dans l'Espagne isolée et fermée, sous la haute surveillance de la police inquisitoriale, comment la philosophie aurait-elle été cultivée, sinon par de rares adeptes, moitié savants, moitié théologiens ? Ils naquirent surtout dans le royaume d'Aragon. On rencontre parmi eux quelques beaux types d'Espagnols. Ramon Lull, d'une famille noble de Palma, et dont le nom trahit l'origine gothique, passe sa vie dans le désordre

¹ On a eu raison de dire que le trait distinctif de l'art espagnol est la spontanéité, l'indépendance, la fougue de l'inspiration, réfractaire à la discipline et aux règles de la technique. Velasquez, qui est un des plus grands génies artistiques qui aient existé, est aussi rebelle que Goya à la réflexion calme de la technique et aux procédés de l'exécution. Aussi Ganivet résume-t-il l'histoire de l'art en Espagne en disant que ce pays, qui nous a donné des œuvres magistrales inimitables, nous a aussi donné bien des ébauches d'élèves indisciplinés. Ce qui arrive pour l'art, on le constate en Espagne, mais à un degré moindre, pour la littérature : des maîtres et point d'écoles, point de principes directeurs qui s'imposent, point d'idées régulatrices : « La langue espagnole est comme ce manteau national, cette *capa* castillane, ample vêtement sans forme arrêtée, le plus individualiste de tous, le plus difficile à bien porter et dont la forme dépend de la musculature de celui qui se drape en ses plis. »

jusqu'à trente ans, se fait franciscain et conçoit le projet de former une milice de théologiens qui iraient convertir les musulmans par la dialectique. Ce Don Quichotte de l'école, inventeur du *Grand Art* qui permet de raisonner mécaniquement, argumente à Tunis, à Bône et à Alger avec les philosophes averroïstes, jusqu'à ce qu'il se fasse lapider. On reconnaît en lui un digne compatriote d'Ignace et de sainte Thérèse. Si Arnaud de Villeneuve n'est pas né près de Montpellier, il est né près de Barcelone ; il fut d'ailleurs plus alchimiste que philosophe. Raymond de Sébonde, lui, est sûrement né à Barcelone, mais c'est à Toulouse qu'il professe la médecine, la théologie et la philosophie scolastique. Michel Servet, de l'Aragon, vient très jeune en France, étudie le droit à Toulouse, la médecine à Lyon et à Paris, s'enthousiasme pour la Réforme, lutte contre Calvin et se fait brûler à Genève ; mort digne d'un Espagnol, mais commune à beaucoup d'autres. En dehors de ces noms, la philosophie théologique et la science même n'ont presque rien à citer. De nos jours encore, malgré quelques heureux essais, la philosophie n'a guère de représentants en Espagne ¹.

IV

LA DÉGÉNÉRESCENCE DU CARACTÈRE ESPAGNOL ET SES CAUSES

Un des problèmes les plus dignes d'intérêt, non pas seulement pour l'historien, mais encore pour le psychologue, c'est la décadence si rapide de ce peuple dont on avait pu dire un siècle environ auparavant : « Quand l'Espagne se remue, le monde tremble. » La dégénérescence du caractère national en Espagne eut des causes multiples, à la fois physiques et morales. Physiques, parce

¹ « C'est, a dit M. Guardia, aux savants et aux philosophes qu'elles produisent que se reconnaît la santé mentale des nations. Certes, les corporations savantes ne manquent point en Espagne, ni les cours de philosophie. Mais où sont les savants, où sont les philosophes espagnols ? Connus dans le monde officiel dont ils font partie, ils n'ont point de notoriété en dehors de la zone administrative. Voilà brutalement la vérité, toute la vérité, sans atténuation ni excuse. » *En realidad de verdad*, comme dit Cervantes. Toutefois, l'Espagne a produit dans ces dernières années quelques vrais savants.

que la race fut atteinte jusque dans son sang, dont elle avait follement dépensé la partie la plus pure et la plus vitale. Elle s'était, par plusieurs voies, vidée elle-même de ses éléments supérieurs. D'abord elle avait brûlé de ses propres mains, comme en un immense *autodafé*, presque tout ce qui avait foi profonde et intérieure, pensée indépendante, volonté dévouée à tout sacrifice, conscience inflexible. M. Galton a calculé le nombre considérable de familles que l'Inquisition fit disparaître, familles d'élite et fécondes en talents (ou *eugéniques*), dont l'extinction contribua à paralyser l'industrie, les arts, la littérature. En même temps que l'Espagne exerçait à rebours la « sélection religieuse », en éliminant par le fer et le feu les consciences les plus ardentes et les volontés les plus fortes, elle l'exerçait encore à ses dépens en multipliant outre mesure les ordres monastiques voués au célibat. Les parties de la nation les plus capables de foi profonde et de haute moralité se trouvaient ainsi triées en quelque sorte, vouées à l'infécondité, incapables de faire souche. Peu à peu, par l'élimination directe des croyants hétérodoxes et l'élimination indirecte des croyants orthodoxes, la foi devait aller en perdant son interiorité pour se paganiser et se réduire, comme nous l'avons vu, aux pratiques populaires.

A quelle époque l'Espagne eut-elle vraiment spontanéité, initiative, force, sève et vie ? Est-ce sous les rois rachitiques qui lui donnèrent l'unité en lui enlevant la liberté ? Non ; si vous voulez le spectacle de la vitalité espagnole, regardez l'Espagne romaine, puis la civilisation hispano-arabe du moyen âge. C'est alors que l'Espagne avait quarante millions d'habitants, industriels et actifs, c'est alors que s'élevaient les villes magnifiques dont on admire aujourd'hui les ruines, c'est alors que l'agriculture était prospère et que, grâce aux travaux des Maures, l'eau coulait partout pour féconder les campagnes. De toute cette floraison, le catholicisme tira les fruits, puis réussit à étouffer les germes des floraisons futures.

Malgré cela, il est difficile d'admettre que l'Inquisition et le monachisme, à eux seuls, eussent pu ainsi anémier la race même. Il y faut ajouter les guerres folles de Charles-Quint, et surtout les conquêtes en Amérique, qui

déversèrent au delà de l'Océan tout ce que l'Espagne contenait de caractères entreprenants et énergiques. Ces diverses causes réunies produisirent une sorte de saignée à blanc par laquelle s'écoulèrent les éléments les plus généreux de la vie nationale. Ce furent surtout les descendants des Goths et Germains, les dolicho-blonds, ainsi que les meilleurs représentants de la race méditerranéo-sémitique ou dolicho-brune, qui furent victimes ou de leur humeur aventureuse et batailleuse, ou de leur indépendance d'esprit et de l'ardeur de leur foi. Le gros des races sans résistance et sans ressort demeura intact, mais presque toute l'aristocratie naturelle disparut. Telles sont les raisons physiologiques qui produisirent la dégénérescence espagnole. A elles seules, elles n'expliquent pas tout : les causes morales et sociologiques vinrent s'y joindre.

L'expulsion des juifs en 1492, celle de tous les habitants d'origine maure en 1609-1610, privent l'Espagne d'une population particulièrement active et laborieuse ; l'indolence méridionale, le préjugé contre les travaux manuels, le fléau de la mendicité toujours croissante prennent bientôt le dessus. Bien des petits faits nous font comprendre dans quelle atmosphère de soupçon et de crainte on vivait alors ! Les bains ressemblant aux ablutions, on les proscrivit en même temps qu'on bannissait la race infidèle : prendre un bain ou le prescrire aux malades, c'était chose périlleuse. Dans la Vieille Castille particulièrement, où les nouveaux chrétiens étaient en petit nombre, leurs démarches pouvaient éveiller les soupçons : « Un médecin convers, dit M. Guardia, qui eût ordonné un bain eût fait scandale. » De là une malpropreté générale et les maladies de peau devenues endémiques. Voilà l'image matérielle des effets du despotisme et de leurs répercussions lointaines. Les expéditions de Charles-Quint avaient si bien soutiré hommes et argent que les maisons se fermaient, les campagnes devenaient désertes, une partie de l'Espagne retombait en friche. Mais, ici encore, la découverte de l'Amérique avait été la principale origine des calamités morales et sociales de l'Espagne. C'est une cause puissante de déséquilibre, pour le caractère d'un peuple, que le bouleversement plus ou moins soudain de toutes les conditions sociales, qui enrichit les uns, ruine les autres,

fait monter ceux-ci, descendre ceux-là, entraîne tout dans des courants contradictoires. On s'habitue à compter sur le hasard plutôt que sur la volonté ; et, si on fait acte de volonté même, c'est sur un effort passager, non sur un travail soutenu et persévérant que l'on fonde ses espérances. Or, quoi de plus démoralisateur que le hasard ? Un peuple ne vit pas d'aventures, mais de ce travail quotidien qui assure le pain quotidien. Le romanesque, pour une nation, n'est jamais une inoffensive maladie. « Les grandes et glorieuses aventures nationales, avoue un Espagnol, firent de nous un peuple d'aventuriers¹. »

La cupidité confiante dans la chance engendre nécessairement la paresse, qui, quand elle devient elle-même un objet d'orgueil, constitue un péché deux fois capital. Ce fut celui de l'Espagne. La soif de l'or obtenu sans travail régulier, l'honneur placé dans la vie d'expédients, toutes les ambitions allumées par les récits merveilleux du Nouveau Monde, les têtes en fièvre, les imaginations exaltées, des fortune insolentes par leur soudaineté, des ruines et des catastrophes encore plus grandes, la violence et l'intrigue remplaçant à la fin le devoir patiemment accompli et les tâches modestes, mais sûres, un vent de folie soufflant sur tout un peuple, qui, au moment même où il perdait sa moralité profonde, se posait en héros d'épopée, — voilà l'incroyable spectacle que nous offre l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. Le résultat intérieur fut l'universel affaissement des volontés.

Les romans de chevalerie, on les vivait en Amérique, s'il faut appeler chevaleresques les aventures fabuleuses et les exploits barbares des Cortez et des Pizarre. C'est ce qui donnait vraisemblance et vogue aux romans d'alors. L'épidémie morale fut telle que Charles-Quint fit des lois contre

¹ Selon Ganivet, l'Espagne a souffert, à travers toute son histoire, d'un excès d'action extérieure ; ce qui lui a manqué, c'est le recueillement, le retour sur elle-même, condition d'une pleine possession de soi. Au lieu de se concentrer sur son propre sol, la vitalité nationale s'est répandue un peu partout, en Italie, aux Pays-Bas, en Amérique, et aujourd'hui l'Espagne nous fait l'effet d'« un pauvre névropathe épuisé, arrivé haletant au bout d'une course effrénée ». « Au sortir du moyen âge, au lieu de songer à employer sa vigueur acquise par huit siècles de luttes à des œuvres utiles et réellement nationales, l'Espagne se jeta dans une politique contraire à ses intérêts les plus évidents. L'influence de Charles-Quint fut néfaste à ce pays en l'entraînant hors de sa voie naturelle ».

ces romans, ce qui ne l'empêchait pas de lire lui-même en cachette *Don Belianis de Grèce*. Sous Philippe II, les Cortès demandèrent au roi de brûler en masse tous les romans de chevalerie ; on promit tout, on ne fit rien.

— Le drainage produit par les colonies d'Amérique ne saurait, dit-on, expliquer la déchéance espagnole d'alors ; car des colonies plus pauvres et qui n'étaient guère plus sagement administrées ont fait la grandeur de l'Angleterre. — Sans doute, mais le drainage de l'Angleterre peut-il entrer en comparaison avec celui des *conquistadores* de l'Amérique ? Les colonies anglaises n'ont pas fait se reposer les Anglais dans leur propre pays sous le prétexte que l'or leur viendrait tout seul de là-bas. Aux métaux précieux de l'Amérique l'Espagne accorda la préférence sur les trésors bien plus réels et plus durables du sol et de l'industrie ; on autorisait, de chaque côté des routes, les ravages des troupes voyageurs de la *Mesta* ; les nombreuses terres du clergé et de la noblesse étaient mal cultivées par les colons, dont l'intérêt était de ne pas augmenter les revenus pour ne pas augmenter leur fermage. Enrichis par les mines du Nouveau Monde, les Espagnols prirent l'habitude de demander aux autres pays ce que le leur aurait pu produire. Une sorte de « régression psychologique » raviva en Espagne les idées et sentiments correspondant aux modes primitifs d'acquisition des richesses. Dans l'ordre moral et dans l'ordre économique, la partie la plus noble de la nation s'habitua à recevoir passivement les éléments de sa vie. La fière paresse, que la découverte de l'autre hémisphère rendit universelle et classique, devint bientôt, comme on l'a dit, « une sorte de religion sans dissidents ». L'esclavage, qui existait en Espagne et que l'horrible traite des noirs transportait en Amérique, contribuait encore à faire mépriser le travail manuel. Le métier des armes engendrait le même dédain des métiers serviles. Despotisme et intolérance, goût de l'extraordinaire et mépris de l'effort ordinaire apparaissent déjà sous Fernand et Isabelle. De nombreux oisifs, préférant la misère au travail, prétendaient descendre des anciennes familles chrétiennes et faisaient remonter leurs titres de noblesse jusqu'à la lutte contre les Maures. Deux types résumant, comme on sait, l'Espagne de la fin du xvi^e siècle : le cavalier et le *picaro*.

Le preux manqué devient un gueux ; le chevalier épique se change en chevalier d'industrie. Le roman picaresque n'a bientôt plus à peindre que la foule des oisifs qui auraient cru déchoir en faisant œuvre de leurs dix doigts, des hidalgos faméliques, des aventuriers et des intrigants à la recherche de la fortune, gens sans aveu et sans scrupule ; des soldats fanfarons, des valets menteurs et fripons, des entremetteuses, des sorciers, des bohémiens, des détrousseurs de grand chemin et des spadassins. Par une étrange aberration, le point d'honneur, au lieu d'être placé dans ce qui est honorable, s'attache à ce qui ne l'est pas. On connaît l'histoire de ce spadassin qui avait reçu de l'argent pour un assassinat et qui, après la réconciliation des deux ennemis, ne voulut ni rendre l'argent, ni le garder sans l'avoir gagné, si bien qu'il tua fièrement son homme, par honneur.

L'aversion de l'effort soutenu et persévérant, l'idée de supériorité attribuée à la vie oisive, si mesquine qu'elle soit, ont laissé jusqu'à nos jours, dit M. Sanz y Escartin, de profondes racines dans certaines régions de l'Espagne ; que l'on ajoute à cela « l'admiration et la sympathie témoignées à ceux qui dépensent et dilapident stérilement leur fortune », l'espèce de hauteur avec laquelle on envisage « tout ce qui est prévision, ordre et travail personnel », on aura juste le tableau opposé à celui de la vie anglo-saxonne ; on comprendra l'influence des maximes de la vie collective sur la destinée des peuples. M. Sanz y Escartin cite un exemple caractéristique de cette aberration de l'esprit national qui met son pays en contraste avec presque tous les autres. A Madrid, dans une réunion de personnes appartenant à la classe aisée, on parlait d'un jeune homme qui, grâce à ses études et à ses mérites, avait obtenu par voie de concours une situation honorable. « Ce jeune homme ne doit pas avoir grande valeur, s'écria une dame avec un accent de dédain ; autrement, il aurait trouvé quelqu'un pour se charger de lui, sans prendre toute cette peine. » Les assistants approuvèrent tacitement ce jugement, qui ouvre des perspectives sur certains états particuliers de l'âme espagnole. L'or est bien loin de déplaire à l'Espagnol ; ce qui lui déplait, c'est l'effort pour le gagner.

La guerre dite des Communes, sous Charles-Quint, avait

préparé la ruine des libertés publiques ; la répression sanglante du protestantisme, sous Philippe II, acheva de ruiner la liberté de conscience. L'unité, voilà le rêve espagnol, et l'Espagne réalisa son rêve. Pendant des siècles, l'unité y a régné, de par la politique. Mais la politique acheva d'y cultiver les éléments les plus dangereux du caractère de la race : l'indolence méridionale et l'aversion des choses nouvelles, d'une part ; d'autre part, la réduction de l'activité spirituelle à « l'empire des formes et à la vie imaginative ». Tout régime tendant à établir, par l'oppression, l'uniformité d'idées, va contre la nature des choses et n'engendre que dégénérescence et misère¹. M. Jean Valera, de l'Académie espagnole, ministre plénipotentiaire près le gouvernement de Belgique, a essayé, il est vrai, de montrer dans l'Inquisition une sorte d'académie composée des esprits les plus distingués de l'époque : *todos los hombres que sciences sabian*. Dans un discours prononcé en 1875 devant l'Académie espagnole, il soutint que le pouvoir absolu et le saint office n'ont presque point influé sur la décadence du peuple espagnol : c'est son orgueil formidable, satanique qui l'a dégradé. M. Valera convient cependant que l'Inquisition fit du mal à l'Espagne, en l'isolant du monde civilisé². Philippe II, en effet, protégea l'Espagne contre l'invasion des idées par un « cordon sanitaire » infranchissable. La terreur de l'Inquisition enferma la pensée dans un cercle de feu. Encore en 1680, à l'auto-da-fé de Madrid, figuraient cent vingt condamnés à mort, dont vingt et un furent brûlés vifs, en présence de la Cour, de quatre-vingt-cinq grands d'Espagne, des autorités ecclésiastiques et civiles, « d'une foule curieuse, dévote et enthousiaste ». L'Inquisition invoquait la divine miséricorde : « Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ». Et c'est pourquoi, *sine sanguinis effusione*, on le brûlait. Cette casuistique meurtrière pouvait-elle vraiment rester sans influence sur l'âme d'un peuple ? L'Inquisition ne se contenta pas d'abêtir, elle démoralisa. Au milieu d'une nation chevaleresque, Philippe II

¹ Sanz y Escartin, *l'Individu et la Réforme sociale*, p. 216.

² Le même auteur a écrit une étude : *De la perversion morale en la España de nuestros días*.

avait pris pour devise : « Dissimuler » ; cette devise devint celle de tout le monde. Le fanatisme des uns engendre nécessairement l'hypocrisie des autres, et le proverbe espagnol a raison, qui prétend que le diable a coutume de se masquer derrière la croix. La compression des esprits produisit en Espagne, comme partout, la sophistique et la rhétorique. Ne pouvant s'exercer sur le fond même des choses, l'intelligence s'exerça sur les formes et substitua les raisonnements aux raisons. On déguisa la pensée sous les métaphores et les figures de diction. On écrivit moins pour être compris que pour laisser deviner sa pensée ; « ceux-là furent le plus admirés que l'on comprenait le moins. » La subtilité et le brillant du style, sans les idées, ne pouvait manquer d'aboutir au gongorisme et au cultisme. Enfin, rien ne pouvant se publier sans préalable autorisation, comment la science aurait-elle fait le moindre progrès ? Après la Chine, l'Espagne est le pays qui eut le plus, non de savants, mais de mandarins : docteurs, licenciés et bacheliers dans les quatre facultés. Les petites universités vendaient leurs diplômes et s'en faisaient des rentes. On prenait des grades pour se soustraire au travail. Le parasitisme « empruntait le masque de la religion et de la science », et les bras manquaient pour cultiver le sol. Tout se donnait au concours, et les historiens espagnols nous apprennent que, pour obtenir une prébende, un bénéfice, un emploi, une charge, une chaire, une position sociale, il fallait argumenter victorieusement. C'était une véritable épidémie scolaire : la logique, la rhétorique et le beau style, seuls exercices permis à l'intelligence, servaient de déversoirs au trop-plein des esprits inoccupés. Chacun s'enorgueillissait de ses titres universitaires, et, à défaut d'hommes sérieux, l'Espagne avait des hommes graves¹.

Ignace de Loyola, tout chevaleresque qu'il fût, contribua encore sans le vouloir à l'affaiblissement de son pays, car la morale relâchée des jésuites espagnols et la police exercée par eux contre toute liberté furent une des causes qui achevèrent de déprimer les âmes.

Un peuple vit surtout par la conscience, source profonde de toute moralité. Le despotisme politique et le fanatisme

¹ Voir M. Guardia, *Revue philosophique*, 1890.

intolérant ont toujours supprimé la dignité personnelle, pour la remplacer par le ploïement de la machine à des règles toutes formelles. Le véritable esprit politique et le véritable esprit religieux furent du même coup étouffés en Espagne. Une unité extérieure et factice remplaça cette unité intime et vivante que donne à une nation la libre communauté des idées ou des sentiments ; et, quand le pouvoir absolu faiblit, l'unité artificielle fit place à l'anarchie réelle. Les conditions de climat et de configuration géographique reprirent le dessus : les montagnes se retrouvèrent de nouveau dressées entre les provinces, visible image de la séparation des esprits. L'essor de l'industrie et du commerce s'arrêtant avec celui des intelligences, tout recommença à végéter ; la population, qu'on assure avoir été de 40 millions d'âmes sous les Romains, tomba à un chiffre misérable : en 1700, elle n'était que de 6 millions. On ne vécut plus que des souvenirs de la grandeur passée, avec l'orgueil chevaleresque sans ce qui le justifie, avec le dégoût du travail effectif, avec l'étroitesse de conscience et l'absence de toute haute inspiration morale. Le résultat intérieur fut l'universel effondrement des caractères ; le résultat extérieur et matériel fut une sorte de famine généralisée, car jamais la poursuite de l'or ne ruina plus rapidement une nation au point culminant de sa puissance et de sa gloire.

Jusqu'à notre époque et malgré tant de déboires, les Espagnols, au lieu du « Connais-toi toi-même », ont mis en pratique le : « Admire-toi toi-même ». Cette admiration était soigneusement entretenue par la Légende dorée qui, au-delà des Pyrénées, tient lieu d'histoire. Le patriotisme espagnol consistait à ne jamais mettre en doute la supériorité de l'Espagne, jadis maîtresse des mers et qui n'a cessé de l'être que par le « malheur des temps ». L'Espagne vivait de son passé, avant que la dernière guerre lui eût ouvert les yeux sur son présent et sur son avenir. Le donquichotisme aveugle était entretenu par l'ignorance et l'esprit de chimère ; un ministre de la guerre ne déclarait-il pas que les Américains ne viendraient jamais à bout de l'Espagne parce qu'ils se briseraient « contre un rempart de poitrines espagnoles » ? Pour faire pendant à ce ministre de la guerre, un général carliste demandait qu'on lui donnât

une hache d'abordage avec laquelle il s'escrimerait contre le cuirassé le *Iowa*? L'emphase des paroles peut suppléer aux actes, mais ne supplée ni aux canons, ni à l'argent.

L'Espagne, en son temps de grandeur, possédait le Portugal, Naples, Milan, la Franche-Comté, les Flandres en Europe, la plus grande partie de ce qu'on nomme aujourd'hui l'Amérique espagnole, une ligne d'importants établissements en Afrique, dans l'Inde, en Malaisie; de Bornéo à la Californie, le grand Océan n'était qu'un lac espagnol. Contarini estime les revenus américains de Philippe II pour l'année 1593 à deux millions d'écus; Motley estime le revenu provenant du Mexique à 3 millions de dollars. Un siècle après la mort de Philippe II, les cabinets d'Europe discutaient sur la manière dont on démemberrait l'Espagne. A Séville, en 1515, on comptait 16 000 métiers à soierie, occupant 130 000 ouvriers, en 1673, il n'y avait plus que 400 métiers. Dans les manufactures de Ségovie, 34 000 ouvriers confectionnaient jadis 25 500 pièces par an: en 1788, on ne produisait plus que 400 pièces. Ayant perdu par sa faute ses possessions d'Amérique, l'Espagne perdit les principaux débouchés de son commerce, qui bientôt tomba presque entièrement, grâce à la position isolée de l'Espagne et à la difficulté de ses voies de communication¹.

Dans tous ces maux, un partisan de Marx ne verra-t-il encore que des phénomènes purement économiques, ou, sans méconnaître l'importance des modes de production de la richesse, n'y faut-il pas reconnaître avant tout l'action des grandes causes intellectuelles et morales? L'histoire de l'Espagne est un terrible exemple du suicide d'un peuple, exemple sur lequel les autres peuples ne sauraient trop méditer.

V

ÉTAT MORAL ET SOCIAL DE L'ESPAGNE

Suivant la tradition populaire, à l'origine du monde, l'Espagne demanda au Créateur un beau ciel, elle l'obtint;

¹ Voir Valentin Almirall, *l'Espagne telle qu'elle est* (Paris, 1887); — L. Mallada, *Los males de la patria y la futura revolucion espanola* (Madrid, 1892); — J.-M. Escuder, *Plus ultra* (Madrid, 1892).

une belle mer, de beaux fruits, de belles femmes, elle l'obtint encore; — un bon gouvernement? — « Non, ce serait trop, et l'Espagne serait alors un paradis terrestre. » Mais ce ne fut pas seulement de bons gouvernants qui furent refusés à l'Espagne; ce furent aussi, trop souvent, des hommes gouvernables. Ferdinand le Catholique s'en plaignait à Guichardin, ambassadeur auprès de lui: « Nation très propre aux armes, disait-il, mais désordonnée, où les soldats sont meilleurs que les capitaines et où l'on s'entend mieux à combattre qu'à commander et à gouverner. » Et Guichardin ajoute, dans sa *Relazione di Spagna*: « C'est peut-être parce que la discorde est dans le sang des Espagnols, nation d'esprits inquiets, pauvres et tournés aux violences ». Ce portrait, de nos jours, n'a pas encore perdu toute sa vérité. Comme électeur, l'Espagnol ignore à peu près la résistance au gouvernement, qui, par un moyen ou par l'autre, a toujours la majorité. La seule ressource de l'Espagnol, sa manière de montrer de l'indépendance, c'est la rébellion. Et la ressource du gouvernement pour éviter la rébellion, c'est de donner spontanément et alternativement le pouvoir aux conservateurs et aux libéraux, quelles que soient les élections, de manière à satisfaire tantôt une catégorie, tantôt l'autre. Par malheur, cette sorte de pulsation qui devrait venir du peuple même, c'est le gouvernement qui la produit et qui, par des moyens artificiels, semble imprimer au cœur de la nation tantôt l'élan de diastole, tantôt celui de systole.

Le gouvernement espagnol ne pouvant être un gouvernement d'opinion, — puisqu'il n'y a pas d'opinion publique dans la Péninsule, — en est réduit à être « un gouvernement de tertulias. » M. le marquis de Moustiers, qui fut ambassadeur de France à Madrid sous le règne du roi Ferdinand VII, exposait ainsi ce trait fondamental de la vie madrilène. « Dans tout le cours de l'année que je viens de passer à Madrid, écrivait-il, je n'ai pas dîné une seule fois dans une maison espagnole; les grands forment, le soir, chez eux ce qu'on nomme une tertulia, c'est-à-dire une veillée qui se compose presque toujours de leurs plus proches et de quelques subalternes, familiers de la maison, et au milieu desquels la présence d'un étranger, surtout lorsqu'il ne parle pas la langue, devient un véritable objet de gêne et de contrainte ».

L'indolence espagnole a eu plus d'un résultat imprévu. Peu portée au travail industriel, hormis en Catalogne et en Biscaye, elle a trouvé commode de placer des capitaux sur les fonds de l'Etat et d'en « manger paisiblement le revenu ». Dès lors, la stabilité de ces fonds étant devenue sacrée, on a vu disparaître les *pronunciamientos* et les troubles politiques. La turbulence a été disciplinée par l'intérêt.

« Si l'on me consultait, dit Ganivet, sur la maladie dont nous souffrons et qui est si difficile à guérir, je dirais que c'est le mal du non vouloir ; en termes plus scientifiques, nous souffrons d'aboulie, de faiblesse, d'exténuation de la volonté ». Ganivet développe tous les symptômes du mal : la vie nationale réduite au minimum, comme chez le névrosé, dont la vie redescend à celle de l'instinct ; absence d'intérêt pour tout ce qui sort du cercle habituel de la pensée. L'individu atteint d'aboulie oscille entre « l'idée fixe, qui se résout en un acte irréfléchi et violent, et l'idée vieille, abstraite, de pure tradition, inféconde et impuissante ». Ce qui lui manque, ce sont les idées saines, fruit de la réflexion et de l'observation. « Comme le névrosé, l'Espagne souffre d'un trouble dans ses fonctions intellectuelles, elle souffre de l'incapacité de faire la synthèse de ses propres idées et impressions ; et voilà pourquoi elle est incapable de comprendre réellement ses intérêts, et voilà pourquoi le sens de l'intérêt général et public fait défaut dans ce pays ». L'Espagne, ajoute Ganivet, ne rappelle en rien les pays de politique positive, et, par instinct, elle est « l'ennemie de la politique du fait acquis ». Les actes les plus odieux de sa politique ont eu toujours pour cause dernière une certaine foi, car « foi et volonté sont les deux éléments de tout héroïsme ». Mais cette volonté indomptable qui, avec la foi, avait été le trait dominant de la race, est aujourd'hui désorientée, égarée, et elle est devenue un obstacle à tout progrès réel. « Il y a cependant espoir partout où la vie palpite, et cette force indisciplinée, qui a fait de ce pays la terre classique des *pronunciamientos*, n'attend, pour devenir créatrice, que d'être bien dirigée ! » Notre génie aujourd'hui, conclut Ganivet, semble n'être que « fruste », parce qu'il a été rendu grossier par les luttes brutales de guerres interminables ; il est affaibli, « parce qu'il

a été nourri, depuis des siècles, d'idées ridicules et vieilles » ; il semble manquer d'originalité, « parce qu'il a perdu toute foi en ses propres idées créatrices et qu'il cherche au dehors ce qu'il trouvera en lui s'il sait se replier sur lui-même ».

Le droit avait été jadis comme la théologie, une science espagnole ; il s'est, comme la théologie même, perdu dans les subtilités d'une casuistique qui aboutit à détruire ce qu'elle prétend analyser et préciser. Dans la pratique, on a multiplié les lois ou règlements, et, par pléthore de lois, l'Espagne a perdu le sens même de la loi. M. Silveta a dit : « l'Espagne possède toutes les apparences et aucune réalité de nation juridiquement constituée. » M^{me} Pardo-Bazan ajoute : « le droit est tombé dans un tel discrédit que le nom de justice fait sourire ou frémir : on craint la justice beaucoup plus que les malfaiteurs ». D'ailleurs, la justice ayant été, en Espagne, toujours mêlée à l'administration, toujours entachée de quelque arbitraire, jamais représentée par des chanceliers comme ceux d'Angleterre et de France, par des L'Hôpital, des Lamoignon ou des d'Aguesseau, le peuple ne put jamais croire beaucoup à la justice. Il manqua ainsi à l'Espagne une des idées vitales de la conscience d'une nation. Et puisqu'elle n'avait guère, d'autre part, le sentiment profond de l'humanité, que restait-il, sinon l'orgueil dans le vide chez les uns, la soumission chez les autres¹ ?

Les impôts qui grèvent les classes populaires sont considérables. « L'immoralité et la vénalité, dit M^{me} Pardo-Bazan, rongent notre administration. » Le fonctionnarisme est une plaie ; 150 000 personnes, non compris l'armée, émargent au budget. Les fonctionnaires préposés au culte catholique sont plus de 70 000.

L'Espagne, sur 19 millions d'habitants, a aujourd'hui 6 mil-

¹ Un trait saillant de l'esprit en Espagne, dit encore Ganivet, c'est un individualisme excessif n'acceptant que de mauvais gré le droit positif et s'attachant à un certain idéal de justice conforme à ses convictions. Le dernier mot de cette tendance, c'est l'atomisme législatif, chaque province, chaque commune s'érigeant en législateur, et en fait, les *fueros* ne sont autre chose qu'une manifestation de cet état d'esprit. Cervantes, l'homme qui a le plus profondément pénétré dans l'âme espagnole, a consigné dans son roman cet état psychologique ; il a personnifié en Sancho Pança le droit écrit, la loi codifiée, et en Don Quichotte la prétention à représenter la justice.

lions de personnes sachant lire, 3 millions sachant écrire, 13 millions d'illettrés. Non seulement les maîtres d'école sont mal payés, mais parfois ils ne le sont pas du tout. Quand l'argent manque dans les caisses de l'Etat, on voit des instituteurs réduits à tendre la main, — geste heureusement sans déshonneur dans les Espagnes. En ce pays, s'est par trop répandue la paresse intellectuelle. La décadence de l'enseignement supérieur y a eu pour cause principale l'omnipotente autorité des docteurs infaillibles parlant du haut de leur chaire. On connaît le dicton espagnol : « Trop de savoir mène à l'hérésie. » Orgueilleux et renfermé dans sa presqu'île, l'Espagnol a refusé les idées du dehors ; les mœurs du despotisme ont laissé en lui des traces indélébiles. « Nous n'avons plus d'inquisition, il est vrai, écrivait il y a cinq ans le probe et courageux Sanz del Rio, mais nous avons encore l'esprit de l'inquisition, qui nous pénètre et nous avilit. »

L'Eglise, en Espagne, conserve toujours une situation très privilégiée : elle est forte, « d'une force formidable ». Non seulement elle a de hautes vertus morales, qui entretiennent son influence, mais, matériellement, elle dispose de richesses que ne possède aucune autre institution ; elle a, dans le budget de l'Etat, un crédit de 40 000 000 de pesetas ; les archevêques siègent de droit au Sénat ; les chapitres élisent des sénateurs ; les lois générales contre les réunions et les associations reçoivent des dérogations en faveur du culte catholique ; le catholicisme jouit de libertés non reconnues aux autres cultes. Sont seules permises, d'après la Constitution (art. 11) « les cérémonies et les manifestations publiques de la religion de l'Etat ». En 1896, les représentants d'une communion protestante obtinrent des autorités locales et gouvernementales l'autorisation d'élever, dans une des rues de Madrid, un édifice destiné à servir de temple. Cette autorisation souleva en Espagne une véritable tempête. On dut enlever de la façade de l'édifice les emblèmes et sujets religieux. Les évêques demandèrent que le temple projeté ne fût temple qu'intérieurement et eût à l'extérieur les portes d'une simple maison privée, qu'il fût même séparé de la rue par une cour ou un jardin. Bref, ce fut un des principaux événements de cette période, à ce point qu'il fut commenté par tous les « socio-

logues ¹ » Tout récemment encore, les évêques d'Espagne se réunissaient pour réclamer les privilèges les plus exorbitants, pour se plaindre du scandale de temples protestants élevés en plein Madrid, pour maudire toutes les idées de liberté et de tolérance ; sous leurs robes violettes ou rouges, ils ont conservé le tempérament des inquisiteurs ; ils n'ont rien oublié et rien appris. Au lieu de chercher la principale cause des malheurs de leur patrie dans l'influence d'un catholicisme aveugle et despotique, ils en accusent les libéraux et l'esprit moderne, comme si la décadence n'avait pas été l'œuvre des rois catholiques, des évêques catholiques et des moines catholiques, auxquels ils doivent encore d'avoir perdu leurs colonies.

Malgré tant d'abus tout puissants, tant d'inintelligence et de routine séculaire, l'Eglise est cependant restée la grande force morale, sans laquelle, en Espagne, tout s'en irait à l'abandon.

L'enseignement des Universités, encore trop soumis au contrôle de l'Eglise, se réduit pour le professeur à choisir un livre au commencement du semestre : il l'indique sur l'affiche des cours, puis il l'explique, le commente et le fait réciter². Les étudiants libres, de ville en ville, vont en pèlerinage à la recherche des professeurs renommés pour leur indulgence ; les étudiants officiels passent l'année à demander des vacances et encore des vacances, si bien que la Noël apporte une relâche d'un mois. En Espagne, les Universités sont principalement « des officines d'expédition de titres », lesquels s'obtiennent avec facilité moyennant un petit effort et une fréquentation régulière. Quant à l'enseignement classique, uniforme pour tous, avec ses deux cours de latin, sa « morale » considérée comme simple matière d'examen, ses classifications verbales de zoologie et de botanique, il est « un véritable spécimen d'inutilité pratique et scientifique ». L'organisation des études officielles est telle qu'un docteur en philosophie et lettres ne connaît généralement de latin que le peu qu'il en a appris dans les deux premières années consacrées à l'examen du baccalauréat. Aussi M. Mateo Gayo

¹ M. Posada, *Revue internationale de sociologie*, février 1898.

² H. Joly, *A travers l'Europe*.

a-t-il pu s'écrier ironiquement, en s'adressant à un éminent professeur de l'Université et orateur du Parlement : « Vous êtes, en latin, à la hauteur d'un docteur en philosophie et lettres ¹ ».

Quant à la science espagnole, dans son ensemble, elle est « toute livresquée ». Le génie espagnol répugne aux sciences exactes et aux sciences d'application. Ce n'est pas à dire qu'en Espagne les hommes de savoir fassent absolument défaut, mais la science, chez ceux mêmes qui la cultivent avec succès prend une teinte particulière : « Castelar, par exemple, dit Ganivet, est un historien consciencieux et d'un savoir aussi étendu peut-être que celui d'un Mommsen, mais quand il écrit, il devient malgré lui poète et orateur ; les études d'Echegaray, mathématicien, rappellent les théories du pythagorisme, et les médecins eux-mêmes, d'une originalité si grande, exposent leurs observations comme le ferait un disciple de l'école de Salerne. »

Ceux qui prétendent que l'instruction ne sert à rien, que la science même n'a aucune des vertus qu'on lui prête pour le progrès des peuples, n'ont qu'à regarder l'Espagne. Ils ont là l'exemple de l'ignorance jointe à la foi aveugle. Ce qu'à la fin le catholicisme, abandonné à lui-même et à son instinct de domination temporelle, eût fait du monde entier si on l'eût laissé seul et tout-puissant, l'Espagne nous en donne le tableau, l'Espagne qui est bien la nation la plus catholique de toutes, mais qui, à coup sûr, n'est pas le « pays des lumières ».

M^{me} Emilia Pardo-Bazan, qui a fait le portrait de la femme espagnole, lui reconnaît d'admirables dons de caractère et d'intelligence, et cependant, au-delà des Pyrénées, pourquoi est-il « peu commun qu'un mari se plaise dans la société de sa femme ² ? » Elle est par trop ignorante. Ce qui l'intéresse, lui, est pour elle indifférent. « La science, l'art, la politique, la guerre, l'industrie, les affaires attirent l'homme, et sont du pur grec pour la majorité de nos femmes. Il est à remarquer que, moins la vie de l'homme est intense et compliquée, moins il court le risque de désertier le foyer. » C'est une éducation suffisante qui fait défaut à

¹ Sanz y Escartin, *l'Individu et la Réforme sociale*, p. 259.

² La Femme espagnole, *Revue des Revues*, février 1896.

des femmes d'ailleurs pleines d'intelligence et ayant de la volonté. Le « *summum* de culture nouvelle », nous dit M. Sanz y Escartin, c'est d'être en état de lire le dernier roman français, » qui n'est pas toujours une lecture capable d'élever et de moraliser.

Le « culte de la femme », en Espagne, n'est guère, lui aussi, qu'une légende, car on ne peut pas donner à la sensualité le nom de culte et, pour ce qui est du respect de la femme, les mœurs espagnoles y sont entièrement défavorables. M^{me} Pardo-Bazan se plaint de ce qu'il est difficile de constater à leur égard non pas même la galanterie, mais la simple politesse.

Au point de vue social, l'Espagne est dans une situation critique : la masse du peuple vit dans la « souffrance » du labeur indispensable pour vivre, dans « l'ignorance de tout », dans la « désillusion ». Tandis que, à Londres, une famille d'ouvriers qui, par la réunion de divers salaires, se fait un revenu de 2000 francs, paye à peine 90 francs d'impôts, à Madrid, une famille qui gagnerait autant paierait déjà, du seul fait des droits de consommation, 400 francs d'impôts¹. On comprend que, dans de telles conditions, l'épargne soit très difficile, puisqu'elle exigerait, outre des circonstances particulièrement favorables, des qualités morales de premier ordre. Sous ce dernier rapport, l'Espagnol se montre inférieur à l'Italien, grevé d'impôts, lui aussi, et qui trouve pourtant moyen d'épargner ! La société demi-éclairée ou éclairée n'a pas d'aspirations sociales « concrètes et définies » ; elle n'a qu'un libéralisme passif, qui supporte, sans s'en émouvoir autrement « les injures adressées à la liberté ». La jeunesse, étant peu instruite, « ne forme pas un noyau, n'est pas un espoir. » Il n'y a eu jusqu'ici aucun grand problème qui pût l'émouvoir et « lui faire mettre en action ses qualités, toujours généreuses et saines ». Les questions sociales, qui partout ailleurs agitent l'âme de la jeunesse, la laissent indifférente, « préoccupée qu'elle est principalement de la question économique *personnelle*² ».

¹ Sanz y Escartin, *l'Individu et la Réforme sociale*.

² Voir M. Posada, *Revue internationale de sociologie*, *ibid.*

Dans son essai sur l'*Histoire de la propriété en Espagne*, M. F. de Cardenas a excellemment montré les relations qui lient la richesse aux qualités de culture intellectuelle et de gouvernement des classes supérieures, — encore un point négligé par Karl Marx. Il y faut ajouter aussi les qualités des classes inférieures. Comme leurs voisins d'Afrique, les Espagnols de nos jours vivent pauvrement de l'élevage des moutons et des produits d'une culture arriérée. Non seulement ils n'ont pas de capitaux, mais nous avons vu qu'il manque à leur caractère même le grand capital moral : initiative et besoin de progrès. Consommant peu, d'ailleurs, ils travaillent peu. S'ils échappent à l'extrême misère, c'est à force de tempérance et de sobriété. Outre que le climat porte à ces qualités, en Espagne comme en Italie, il y a peu d'occasions de dissipation et de dépense, en dehors des courses de taureaux que l'Italie ne connaît pas, et de la loterie, qu'elle connaît, hélas ! comme l'Espagne. Aux ouvriers espagnols on reproche d'être souvent aussi ignorants qu'intelligents, — ce qui n'est pas peu dire, — d'être fréquemment enclins à la paresse dès que l'absolue nécessité ne les aiguillonne plus, d'avoir un caractère irritable et trop prompt, en même temps qu'orgueilleux, indépendant, indiscipliné. On nous montre le gros des ouvriers espagnols habitués à l'indolence et à une existence misérable, sans effort énergique pour améliorer leur sort, sans espoir d'y parvenir, sans grands besoins, sans vifs désirs, sans assiduité, sans ardeur ambitieuse ; plus remarquables comme hommes que comme travailleurs, industriels, mais inégaux, insoucians, prenant peu d'intérêt à la besogne et ayant besoin d'une constante surveillance ; tantôt, après des heures d'activité fiévreuse, passant des journées entières dans l'oisiveté, — ce que feraient aussi des Arabes ; — tantôt accomplissant leur tâche avec lenteur, inattention ou mollesse, plus occupés de fumer ou de causer entre eux que de bien faire. Il n'y a guère d'exception que pour les Catalans et les Valenciens, plus actifs et qui, dans certaines branches d'industrie, fabriquent des produits suffisamment perfectionnés¹. Au reste, comment l'ouvrier espagnol vivrait-il bien et travaillerait-il bien, avec un aussi misérable

¹ Lavollée, *les Classes ouvrières en Europe*, t. II, 506.

salaire ? Sa paie, dit un Anglais, « est d'ordinaire trop faible, sa nourriture insuffisante, son vêtement des plus communs et des plus grossiers ¹ ». Il se nourrit presque exclusivement de pain, de légumes, de fruits, d'huile et de poissons, jamais de viande. La soupe froide de l'Andalou, « mélange indigeste de pain et de tranches de concombre, » ne saurait être fortifiante. Mal logé, mal vêtu, ne renouvelant guère ses vêtements, l'ouvrier reste étranger à tout souci de l'hygiène. Malgré sa frugalité, il n'arrive finalement qu'avec la plus grande peine à équilibrer recettes et dépenses.

L'émigration diminue notablement le taux d'accroissement de la population en Espagne, accroissement qui, sans elle, irait très vite. Que les conditions économiques s'améliorent et vous verrez se repeupler avec une rapidité extrême cette terre qui eut jadis quarante millions d'habitants.

L'enquête ouverte par le gouvernement espagnol sur les causes du mouvement d'émigration, qui va croissant, a montré que, si l'on excepte les provinces basques avec leurs populations aventureuses, c'est la misère profonde et insurmontable qui pousse les Espagnols au delà des frontières. « Mauvaises récoltes, sécheresses, dénudation des montagnes, absence d'eau et ravages des torrents, mauvais état et insécurité des routes, détestable administration municipale, excès des charges, » tels sont les faits que signalent de toutes parts les autorités espagnoles. Les habitants cherchent ailleurs des pays plus riches et de meilleures lois.

M. Lucas Mallada, en étudiant *les maux de la patrie, los Males de la patria*, nous révèle qu'aujourd'hui même, il y a en Espagne quatre cent quatorze mille propriétés mises en séquestre, autant dire improductives, parce qu'elles ne peuvent payer l'impôt foncier, qui ruine la terre. Il y a plusieurs millions de personnes sans profession et ne rentrant dans aucune classe, et près de 100 000 mendiants. Les Espagnols ont par trop pris au pied de la lettre le mot de saint Ignace, recommandant à l'un de ses religieux dénué de ressources « la sainte mendicité ». A Madrid, les mendiants

¹ French, *Reports*, t. I, 315.

exploitent la municipalité plus profitablement que partout ailleurs, par manque de toute organisation de la bienfaisance privée. Plus d'une fois, M. Sanz y Escartin, impressionné par le ton lamentable d'un de ces mendiants aptes au travail qui racontent au passant leurs misères, lui donna l'adresse de son domicile, promit de lui fournir des secours et de le recommander à une association de bienfaisance : jamais le mendiant ne se rendit à l'invitation. Une pauvre honteuse, le visage couvert d'une voilette noire, implorait d'un ton mélodramatique du pain pour ses enfants ; après avoir reçu quelque argent des uns et des autres, elle dînait largement au café et passait le reste du jour dans ce *farniente* plus doux à l'Espagnol qu'à l'Italien. Misère morale, misère intellectuelle et misère matérielle vont toujours ensemble.

V

LE GÉNIE ESPAGNOL EN AMÉRIQUE. INFLUENCE DE LA RACE,
DU CLIMAT ET DES CONDITIONS SOCIALES

Si nous suivons au delà des mers le génie espagnol et ses destinées, nous voyons d'abord que l'Espagne traita trop ses colonies comme elle traitait les hérétiques. L'Espagne ne les avait point préparées à la liberté ; elles ne surent pas la conquérir ou la garder. La mère-patrie, de son côté, quand elle eut perdu sans retour les revenus des terres du nouvel hémisphère, dut vivre sans cette aide : elle ne put que végéter. Dans les colonies qu'elle avait conservées, elle continua le régime traditionnel d'oppression et d'iniquité. Joignez-y la montée progressive de l'élément noir et sa revanche contre l'esclavage, et vous comprendrez les révoltes que l'on sait. L'Espagne n'envoyait dans ses colonies que des moines et des fonctionnaires. Or, le fonctionnaire n'est pas colonisateur, et il est dangereux que le moine soit tout-puissant. Il faut que ce dernier se borne à sa mission spirituelle et qu'à côté de lui le colon péninsulaire fasse sentir son influence. Aux colonies d'Espagne régnait un régime de corruption systématique, d'autorité aveugle, d'exploitation sans contrôle.

Aux Antilles comme aux Philippines, les gouverneurs militaires régnaient en satrapes, secondés par les religieux. Le chef de l'insurrection des Philippines disait : — « Nous autres, nous partons en campagne non parce que nous désirons nous séparer de la mère-patrie, mais parce que nous avons été forcés de subir le joug matériel et moral de cette vieille ligue que les moines représentent dans notre pays. Nous ne demandons pas d'autres réformes que celles qui consisteraient à restreindre l'influence que les moines ont acquise par les lois sur nos peuples¹. »

A l'Amérique espagnole du Sud s'oppose l'Amérique anglaise du Nord : mêmes institutions républicaines, copiées sur le même type, mais produisant ici liberté, puissance, progrès, là anarchie, impuissance, révolutions perpétuelles, décadence irrémédiable. D'où vient l'antithèse ? Est-ce de l'opposition même des races espagnole et saxonne ? Est-ce de l'absorption des éléments ethniques supérieurs dans les masses inférieures ? Est-ce de la différence entre les climats, surtout de la différence entre les religions, entre les systèmes d'éducation, enfin entre les caractères ?

On a maintes fois insisté sur l'importance de la race dans les Etats de l'Amérique et sur l'infériorité des races dites latines par rapport aux races anglo-saxonne, germanique et scandinave. Selon M. Le Bon, les causes de la décadence des républiques hispano-américaines seraient tout entières « dans la constitution mentale d'une race n'ayant ni énergie, ni volonté, ni moralité ». Ici encore, il faut d'abord protester contre l'abus de cette appellation : races latines. Les Français, encore une fois, ne sont pas vraiment latins ; toujours est-il qu'au Canada, ils ont réussi aussi bien que les Anglo-Saxons. L'élément celtique peut bien, en Amérique comme ailleurs, montrer moins d'âpre énergie et de volonté aventureuse que l'élément anglo-saxon ; mais c'est à peu près tout ce qu'il est permis d'en dire. Quant à la race ibérique, est-ce que l'esprit de hardiesse et l'énergie lui manquent ? Malgré les théories sur les races latines, l'Espagne romantique nous a paru bien éloignée de la positive et souple Italie. Au delà de l'Océan, il en est de même. Les noms d'Amérique espagnole, d'Amérique *latine* ne sont

¹ Voir Posada, dans la *Revue internationale de sociologie*, février 1898.

d'ailleurs pas exacts. Il reste bien peu d'Espagnols et de Portugais de sang pur ou même de sang mêlé. Africains et Indiens sont en nombre considérable. De plus, les Français, les Anglais et les Allemands se mêlent aux Espagnols. Au Brésil, nègres et mulâtres forment le tiers de la population; il y a beaucoup d'Indiens purs, encore plus d'Indiens métis ou civilisés; il y a aussi un bon nombre d'Allemands. Les Portugais y forment la majorité, mais il y a peu de familles portugaises pur sang, et le climat, excepté sur les hauteurs, est peu favorable pour maintenir la race européenne dans sa pleine vigueur physique et mentale. Selon M. Curtis¹, même dans les provinces du Sud américain, la plupart des colonisateurs ont succombé aux influences du climat. Est-ce la faute de la race latine?

Dans les contrées plus tempérées, c'est par l'énergie indomptable, par l'esprit d'initiative et le sentiment d'indépendance, autant que par l'intelligence même, qu'on peut se flatter de réussir. Les Yankees, — Anglo-Saxons mélangés de sang allemand, français, etc., et modifiés par le climat américain, — sont bien connus pour leur activité fiévreuse, leur hardiesse poussée jusqu'à la témérité, leur admiration de la force et du succès, leur absolue indépendance personnelle. Les Etats-Unis sont un pays de lutte et de conquêtes industrielles, où les qualités des esprits courageux et conquérants retrouvent, sous une forme pacifique, tout leur emploi et tous leurs succès; quiconque ne possède pas les conditions requises de caractère et d'esprit a bientôt disparu et ne peut faire souche. De là une sélection. Tandis que l'Anglo-Saxon prospère aux Etats-Unis, l'Irlandais trop souvent végète, hormis comme politicien, l'Italien meurt de faim. Quant à l'Espagnol, il n'a pas le génie industriel ni l'ambition insatiable de l'Anglo-Saxon. Dans les républiques du Sud qu'il a fondées, il n'a pas développé cette passion d'affaires et d'industrie qui se trouve aux Etats-Unis². Les Espagnols ont d'ailleurs conservé en

¹ *Capitals of Southern America*, 606.

² Pour le commerce et l'industrie, où les grandes entreprises nécessitent des capitaux étrangers et une direction sûre, l'influence anglaise et allemande est prédominante dans l'Amérique dite Espagnole. L'influence intellectuelle qui prévaut, est l'influence française, qui est presque exclusive

partie leurs préjugés contre le travail et leur peu de goût pour mettre personnellement la main à la besogne. C'étaient des « conquistadores », disons plus simplement des aventuriers. De plus, ils se sont mêlés à la population indienne et africaine, et ils l'ont laissée se développer à leurs dépens dans des proportions énormes. Enfin, l'absence de lutte industrielle très intense et la prédominance des intérêts agricoles sur tous les autres a laissé le champ libre aux politiciens. Ces derniers ont été en outre favorisés par l'erreur, — fréquente chez les peuples *d'éducation* latine, — qui consiste à croire que le gouvernement et les lois peuvent tout, créent tout dans un pays. La politique est ainsi devenue l'occupation dominante et, au lieu d'une concurrence féconde dans l'industrie ou le commerce, on n'a eu que la lutte stérile des partis politiques, avec les révolutions perpétuelles qui en sont la conséquence. On en est venu à chercher dans une nouvelle révolution la sanction et le remède des abus de pouvoir. « Cette moralité, prétend M. Gil Fortoul, dans une intéressante étude sur le Vénézuéla ¹, en vaut une autre. » Nous nous permettrons d'en douter. Aux Etats-Unis, les habitudes d'empire sur soi, de respect du devoir et de moralité avaient subsisté chez les meilleurs, depuis les Puritains, qui exercèrent jadis tant d'influence. Et autre était l'éducation puritaine que celle des jésuites espagnols. Mais, même aux Etats-Unis, que les temps et les mœurs sont changés !

La conquête et même l'immigration pure et simple entraînent toujours ce que les psychologues appellent une régression morale. On l'observe dans l'Amérique anglo-saxonne comme dans l'Amérique espagnole. L'immigré, en effet, a brisé les liens de famille et ceux de la tradition nationale : il est ramené à un état d'individualisme qui peut ressembler à l'absence de règle. Son but, c'est le gain, dont sa situation même lui fait une nécessité. M. Bosco a montré, dans ses études sur *l'Homicide aux Etats-Unis*, que la régression morale entraîne à son tour une régression juridique, dont le lynchage est la conséquence la plus

en littérature. Dans les universités, la plupart des textes dont se servent les étudiants sont français.

¹ *Revue de sociologie*, 1894.

visible et la plus frappante. Toujours est-il que le taux des homicides atteint, dans la totalité des Etats-Unis, le chiffre de 12 par 100 000 habitants, dépassant ainsi de beaucoup l'Italie même, l'Espagne et la Hongrie. Il faut d'ailleurs distinguer ici, avec M. Bosco, les diverses parties de l'Union. Les Etats atlantiques du Nord n'offrent que six homicides pour 100 000 habitants, encore deux de plus qu'en Espagne ; dans les Etats du Sud, où les noirs abondent, où les facteurs économiques viennent se joindre à la race même, (la situation des nègres ayant constamment empiré depuis l'émancipation), le chiffre d'homicides est doublé. Enfin, dans les Etats de l'Ouest, où se trouve une société en formation, composée d'émigrants européens et chinois, avec une autorité politique et judiciaire très faiblement constituée, l'homicide atteint le chiffre énorme de 28 pour 100 000 habitants. Les statistiques sérieuses manquent pour l'Amérique dite latine, mais il est facile de concevoir que les conditions de race, de climat et de milieu, y sont encore plus défavorables, ce qui doit entraîner un accroissement de criminalité. Ce serait une injustice pure et simple que d'en rendre responsables les Espagnols et surtout les « Latins », alors que les Anglo-Saxons eux-mêmes subissent des fatalités analogues.

VII

AVENIR POSSIBLE DE L'ESPAGNE

Rien ne serait plus faux que de juger l'Espagne elle-même sur ses colonies ou sur les destinées de la prétendue Amérique latine, où se trouvent réunies, comme on vient de le voir, tant de conditions fâcheuses qui sont vraiment étrangères à l'Espagne.

Pour l'intelligence et pour la volonté, l'Espagne européenne a encore d'immenses ressources ; et, d'autre part, même dans les temps modernes, la nécessité est toujours la grande maîtresse de l'industrie. Comment rester en dehors du courant économique qui entraîne les autres nations et qui, sans « commander » le courant intellectuel et moral, comme le prétendent les marxistes, finit cependant

par le susciter et par l'aider ? La montée même de la population rend nécessaire des changements que sa stagnation n'aurait point provoqués. Sans doute l'Espagne n'a pas encore 20 millions d'habitants, et elle n'a que 35 habitants par kilomètre carré ; mais, comme le Portugal et comme l'Italie, elle a une natalité qui se rapproche de celle de l'Allemagne. A peu près constante depuis vingt ans en son taux d'augmentation, cette natalité est de 35 à 36 p. 1 000 ; le Portugal en a une de 34 à 35. L'Espagne aura bientôt retrouvé ses 40 millions d'habitants. Il y a là un grand élément de prospérité pour l'avenir, car la surabondance de la population permet les sélections sociales, oblige au travail, assure le succès final à l'intelligence.

Pour ses coutumes propres, nous avons vu combien l'attachement de l'Espagnol est opiniâtre : du dehors, il ne veut rien apprendre et n'a encore presque rien appris. Se fermant à la vie moderne, l'Espagne est devenue « de plus en plus africaine ». L'Espagnol traite l'étranger avec une grande courtoisie, qui recouvre une grande indifférence. Il est trop fier de lui-même pour être curieux à l'égard des autres : c'est « un grand seigneur ruiné qui maintient ses prétentions et reste fixé dans son attitude¹ ». Mais cette attitude ne durera pas : on peut de moins en moins vivre en dehors du mouvement intellectuel qui entraîne toutes les nations modernes : que l'Espagne s'instruise, et elle sera changée.

Dans sa dernière guerre, l'Espagne a perdu beaucoup d'argent, elle a perdu aussi beaucoup d'illusions : cette seconde perte est un gain, si la nation cesse enfin de rêver l'impossible, pour travailler au possible. Débarrassée du poids mort de ses colonies, il faudra bien qu'elle cherche à faire de l'Espagne même la grande ressource des Espagnols. Ses morts seuls étaient vivants, a-t-on dit, et la voilà forcée aujourd'hui d'enterrer ces glorieux morts ; il faut donc, si elle ne veut pas mourir elle-même, qu'elle naisse à la vie nouvelle.

Le peuple espagnol a toujours l'âme guerrière et vaillante : c'est un des traits les plus permanents de son caractère. S'il en faut croire ceux qui l'ont étudiée, l'armée

¹ Vidal-Lablache, *Etats et nations de l'Europe*, p. 344.

espagnole, malgré ses revers, est douée de ces vertus militaires qui ne s'acquièrent point du jour au lendemain. Moins brillante que certaines autres, elle a peut-être plus de fond ; elle possède, en tout cas, le vrai soldat, celui qu'on a défini l'homme sobre, robuste, endurant, brave, enthousiaste et pourtant tenace, rempli d'orgueil patriotique et exalté par le sentiment de sa supériorité, sentiment si utile à la guerre. Il est malheureux que l'armée espagnole compte tant de généraux : elle en avait récemment 540 contre 300 dans l'armée française, dont l'effectif numérique est presque triple ! Durant plus de trois ans, avec une énergie que toute l'Europe a admirée, l'Espagne n'a pas reculé devant les plus grands efforts et les plus lourds sacrifices pour étouffer l'insurrection de Cuba. Si elle n'y est pas parvenue, les hommes du métier font observer que les insurgés, quoique sensiblement moins nombreux, ont profité du pays et du climat pour mettre les colonnes espagnoles sur les dents, laisser faire la fièvre jaune, se rendre eux-mêmes insaisissables : ils ont retourné ainsi contre l'Espagne la tactique dont celle-ci s'était servie pour user les armées de Napoléon. Enfin, divisés sur les questions intérieures, les Espagnols retrouvent leur unité devant l'étranger : leur population étant, comme nous l'avons vu, la plus homogène au point de vue de la race avec celle de l'Angleterre, l'esprit national est et demeure invincible.

L'industrie espagnole, jadis si florissante, aujourd'hui si dégénérée, se relève peu à peu, quoique péniblement ; sur les quinze provinces du royaume, il en est deux ou trois où le travail industriel a pris du développement : avant tout la Catalogne, la Biscaye, puis Valence et Alicante. Les chemins de fer finiront par faire sentir leur influence sur la richesse publique : difficiles à construire, à cause de la nature du sol, ils ne représentent encore que dix mille kilomètres, avec de mauvaises routes pour affluents, des tarifs trop élevés, une exploitation trop lente et trente kilomètres à l'heure. Malgré tant de désavantages, les effets d'une meilleure circulation des produits se font déjà sentir : pour ne parler que des vins, l'Espagne s'est mise en état d'en exporter par an 5 ou 6 millions d'hectolitres en France¹.

¹ Vidal-Lablache, *ibid.*

On a fait aussi de grands travaux pour l'amélioration des ports. M. Ricart-Giralt, dans son livre sur *Nuestra marina mercante*, constate un état de crise produit par la diminution constante de la marine à voile et, par conséquent, la ruine des anciens chantiers de construction. En revanche, le tonnage à vapeur augmente et, dans la comparaison des marines à vapeur, l'Espagne semble venir après l'Angleterre, la France, l'Allemagne et les Etats-Unis, c'est-à-dire au cinquième rang. Par malheur, près d'un quart du tonnage n'est espagnol que de nom : en bien des cas, le pavillon n'est « qu'un passeport permettant aux étrangers d'éviter les droits dont est frappé pour eux le commerce des colonies espagnoles ».

Le commerce extérieur de l'Espagne, surtout celui d'importation, est en progrès, quoiqu'il n'atteigne pas deux milliards et qu'il ne dépasse pas celui de la Suisse. Ses principales relations sont avec la France et l'Angleterre. Le commerce avec les colonies représentait un dixième du total, proportion médiocre par comparaison avec l'Angleterre, mais considérable par comparaison avec les autres puissances coloniales d'Europe. C'est parce qu'une grande partie du commerce de l'Espagne reposait sur ses colonies qu'elle avait un si grand désir de les conserver¹.

La situation financière de l'Espagne a reçu un grave coup par suite de ses désastres. Est-ce pourtant une situation désespérée? On peut, sans être optimiste, déclarer que non. Il y a en Espagne une grande perturbation financière, mais ce n'est pas même une véritable perturbation économique. « Nous aurions souffert davantage d'une insurrection carliste suivie d'une guerre civile² ». La richesse publique augmente progressivement. L'exportation et l'importation de l'Espagne, dans ces quarante dernières années, le prouvent d'une façon très claire. Au lieu de 168 millions de pesetas, nombre auquel le mouvement s'élevait en 1850, on a eu 916 millions en 1897. L'importation, qui en 1850 était de 223 millions, est en 1897 de 1077. En même temps, la population péninsulaire avait déjà passé de 15 400 000 habitants en 1850 à 18 406 000 en 1897. En certains districts, par

¹ Mais les Antilles, par malheur, étaient l'avant-garde de l'isthme et la proie convoitée par les Etats-Unis!

² M. Adolfo Posada, *Revue internationale de sociologie*, juillet 1898.

exemple dans les Asturies, le mouvement industriel devient de plus en plus florissant. Une grande partie de la jeunesse finit par voir dans l'industrie un grand avenir. En peu de temps, l'exploitation du charbon a doublé sa production ; en moins d'une année, on a établi en cette seule province quatre fabriques de sucre, une d'explosifs et diverses fondations de forges. Si l'Etat avait une bonne direction économique, si l'on savait user d'économie dans les sphères officielles, les conséquences financières de la guerre seraient loin d'entraîner la banqueroute de l'Etat.

M. Costa qui a écrit un livre remarquable sur le collectivisme agraire en Espagne, a calculé que les frais de la dernière guerre représentent la valeur des améliorations suivantes qu'on aurait pu entreprendre : tous les canaux et travaux d'étangs artificiels possibles en Espagne ; la moitié des travaux d'irrigation, augmentée d'un million et demi d'hectares ; 250 000 kilomètres de chemins anciens qui auraient été convertis en routes carrossables, et 10 000 kilomètres de grands chemins ; une colonisation intérieure qui aurait été représentée par mille villages nouveaux, avec une augmentation de 4 à 5 millions d'habitants ; des acquisitions territoriales en Afrique pour l'industrie et la marine sur une surface double de celle de la Péninsule ; « qu'on calcule la différence qu'il y a entre avoir cette somme en actif comme un soutien, et l'avoir en passif comme un boulet ; et on commencera à comprendre le fruit de ces guerres ! »

M. Costa ajoute : « Toujours, depuis que la nation s'est constituée, il y a quatre siècles, ses politiques se sont laissé séduire par la carte de la Péninsule, dont ils ne connaissaient que l'étendue et la belle position géographique, sans se soucier d'apprécier son degré de production intérieure, la population qu'elle pouvait contenir, les ressources réelles dont elle pouvait aider le Trésor public. » Deux « accidents historiques », le débarquement de Christophe Colomb en Amérique avec la loterie du Nouveau-Monde, d'une part, d'autre part le mariage de la Reine Jeanne et ses espérances en l'Europe centrale, firent miroiter aux yeux de l'Espagne la perspective de la grandeur suprême et la tentation d'un empire universel ; pour y résister, il n'y avait pas dans la race espagnole un capital suffisant de sagesse politique, tel qu'on le trouve chez les

Italiens; de là cette erreur d'orientation qui a produit quatre siècles de décadence. Déjà Canovas avait remarqué dans l'histoire de l'Espagne, depuis les rois catholiques, « un manque de proportion entre les moyens et les entreprises », qu'il considérait comme la cause de l'arrêt et de la décadence. C'est dire, comme nous l'avons nous-même remarqué plus haut, que l'Espagne fut victime de sa politique romanesque et romantique. Il y a encore là des causes intellectuelles et morales, non des causes ethniques.

Les Espagnols sont les premiers à reconnaître que les raisons de leur récente défaite sont l'ignorance, la paresse, l'imprévoyance. Un siècle après la Révolution, l'Espagne n'était-elle pas encore un peuple absolu, intransigeant ? Plus de cinquante ans après avoir déclaré obligatoire l'enseignement, ne compte-t-elle pas encore par milliers ceux qui ne savent ni lire ni écrire ; ne doit-t-elle pas à ses maîtres d'école environ 8 millions de pesetas ? Enfin c'est à peine si l'Espagne a encore pu se rendre maîtresse par le labour d'une petite partie de l'ingrat territoire péninsulaire.

Désormais dépouillée de ses colonies et dans l'impuissance de rêver des conquêtes, l'Espagne sera bien obligée de mettre à profit ses propres ressources intérieures, qui sont grandes. Presqu'île dégagée qui s'avance hardiment au milieu de deux mers entre l'Ancien Monde et les jeunes civilisations d'Amérique ou les civilisations futures d'Afrique, la position géographique de l'Espagne est trop belle pour ne pas produire un jour, par le commerce et la navigation, une renaissance de prospérité. L'Espagne redeviendra sans doute ce qu'elle fut dans l'antiquité, un grand pays métallurgique. Les Carthaginois et les Romains exploitaient déjà ses mines, comme le prouvent les amas de scories, les profondes excavations, les monnaies, statuettes et outils qu'on a découverts. Elle a d'importantes richesses non seulement en fer et en cuivre, mais aussi en houille, et l'on sait ce que de telles ressources peuvent donner entre des mains industrieuses. Ce sont surtout les moyens de transport qui manquent et c'est de leur développement, selon les économistes, que dépend l'avenir industriel de cette nation si intelligente. Dans nul pays leur défaut n'a produit plus de mauvais résultats ; dans aucun autre, peut-être, leur extension n'aurait des

effets plus favorables et plus variés. Car il ne s'agit pas seulement ici des faits économiques, il s'agit encore des conséquences politiques, intellectuelles, morales. Quand l'Espagne aura réussi à établir des communications aisées entre ses parties, elle aura triomphé de ce qu'on a appelé sa grande fatalité géographique¹, qui est devenue une fatalité psychologique. Et si elle s'ouvre aux idées du dehors, c'est alors vraiment qu'il n'y aura plus de Pyrénées.

Déjà les philosophes et sociologues d'Espagne constatent qu'une heureuse réaction semble s'opérer dans leur pays. Le spectacle de la prospérité et de la force que d'autres nations doivent au travail, la conscience croissante des lacunes de la moralité espagnole, la culture positive qui arrive chaque jour des régions industrielles et commerciales de la péninsule et qui contre-balance le faux « idéalisme », aux décevants mirages, encore prédominant au centre et au midi ; le fond sain et vigoureux de la majeure partie de la nation qui, après avoir vécu, comme en un rêve séculaire, « dans la sphère de l'action réflexe et des instincts élémentaires² », est prête à se réveiller et à agir sous la loi de la raison ; le discrédit dont les rhéteurs deviennent l'objet dans le pays même de l'emphase héroïque, la faveur qui commence à s'attacher aux « éléments réfléchis et pratiques », une politique plus sage et plus prévoyante qui honorera et défendra le travail national ; la progressive élimination, par une sélection inévitable dans nos sociétés modernes, de tout élément autre que « la vertu et l'effort personnels », le sentiment plus *humain*, plus efficace et plus vrai, qui pénètre aujourd'hui jusque dans les convictions religieuses, en Espagne comme ailleurs, tous ces faits donnent l'espoir que, mettant fin à sa déviation séculaire, l'Espagne reviendra dans les grandes voies au bout desquelles l'histoire promet la vraie prospérité.

Tôt ou tard se rouvrira l'avenir pour cette noble nation, qui a toujours dans son caractère des réserves de résistance et d'héroïsme. L'Italie, qui eut ses siècles de décadence profonde, n'a-t-elle pas eu son *risorgimento* ? L'Espagne n'a cessé de fournir des écrivains et surtout

¹ Vidal-Lablache, *ibid.*

² Sanz y Escartin, *l'Individu et la Réforme sociale.*

des peintres de talent ; elle nous donne en ce moment des études de sociologie et de droit très dignes d'attention, ainsi que des études de physiologie. Nul ne peut se figurer combien de richesses dorment enfouies au sein des nations. Ce peuple d'une originalité si saisissante joint toujours à sa fierté virile et à son courage tenace l'amour de la patrie comme l'entend Camoëns, *não movido de premio vil, mas alto e quasi eterno*, « non pas mû par un prix vil, mais élevé et comme éternel ». Il suffit qu'un grand souffle philosophique et scientifique vienne tout ranimer chez cette race héroïque, aventureuse et dévote, qui dut sa ruine morale aux causes mêmes de sa puissance politique. A notre époque, les changements qui eussent demandé des siècles peuvent s'accomplir en un demi-siècle. La science et l'industrie n'ont point de vraies frontières et chaque peuple profite du travail de tous les autres, à la condition de s'instruire et de s'approprier ainsi les résultats de la science ou de l'expérience universelle. C'est une raison pour ne pas remettre au laissez-faire le soin de ses destinées : les peuples comme les individus ne doivent « rien abandonner au hasard de ce qui peut lui être enlevé par prudence. »

LIVRE IV

LE PEUPLE ANGLAIS

Les vieux chroniqueurs du continent, ignorants de l'avenir, ne voyaient dans les insulaires saxons que des « barbares illettrés, lents par tempérament et par nature, rebelles à la culture et tardifs dans leur développement. » Ils avaient grand tort de les dédaigner ! Aujourd'hui on tend plutôt, sur le continent, à un sentiment contraire : admiration pour l'Anglo-Saxon. Rappelez-vous les deux ouvrages de M. Demolins, mélange étonnant de vérités et de paradoxes, et celui de M. G. Ferrero sur l'*Europa giovane*, qui est l'hymne d'un Latin à la race anglo-saxonne, sans parler des livres de MM. Gustave Lebon, de Lapouge, Max Leclerc, des *Etudes de philosophie et d'histoire* de M. Sarolea, enfin des intéressants et vivants *Souvenirs d'Oxford*, publiés par M. Jacques Bardoux¹. Le premier psychologue de l'Amérique contemporaine, M. William James, dans la *Psychological Review* de mars 1897, fait observer que les étrangers s'occupent à idéaliser les Anglo-Saxons au moment même où ces derniers, en Angleterre et surtout en Amérique, sont eux-mêmes beaucoup moins enthousiastes sur leurs principes traditionnels de conduite et commencent à les avoir en suspicion. *Nemo sorte sua contentus!* « Au philosophe incombe la tâche d'être, autant que possible, juste pour tous les peuples. La difficulté est que, les Anglais étant à la fois très personnels dans leur individualisme et

¹ Ces pages avaient été écrites et publiées dans la *Revue des Deux-Mondes*, lorsqu'a paru le livre si pénétrant de M. E. Boutmy : *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle*. Nos diverses études de psychologie collective ont également précédé le livre intéressant de M. Coste sur *l'Expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise*, livre où se trouvent exposées des conclusions particulièrement favorables à l'Angleterre.